

Les coïncidences exagérées

Hubert Haddad

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HUBERT HADDAD

Les coïncidences exagérées

TRAITS

en PORTRAITS

MERCVRE DE FRANCE

Traits et portraits

Collection dirigée

par Colette Fellous

HUBERT HADDAD

Les coïncidences
exagérées



MERCVRE DE FRANCE

Au frérot

*Ma propre position dans le ciel par rapport au soleil ne doit
pas me faire trouver l'aurore moins belle.*

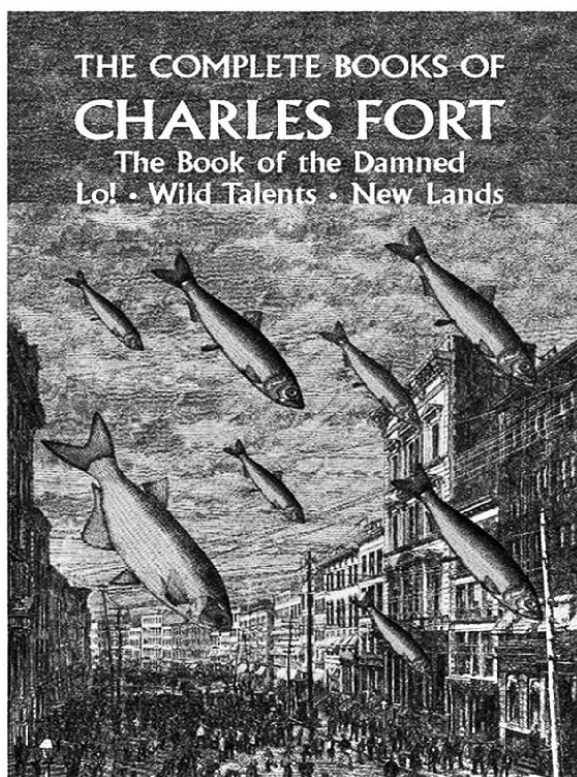
André GIDE

J'avais en ce temps-là de noirs éblouissements et courais les champs de mines avec une distraction de décapité. La réalité m'était un embarras. Je ne supportais pas l'ironie des miroirs. La poésie était l'autre nom de l'amour, celui qu'on tait, les yeux brûlés. Paris en sang, ce soir – mais ce n'est pas du vendredi 13 novembre 2015 dont je voudrais parler. Qu'y puis-je, si pour moi coïncident, à plusieurs décennies d'intervalle, l'horreur des tueries frappant en nombre des femmes et des hommes, par centaines on peut craindre, jeunes pour la plupart, et la première page évocatoire du récit d'un jour de mon passage sur la planète Terre ? Ce jour qui aurait dû être pour moi l'ultime, mais ne l'ayant pas été, il ne cesse de me hanter, sans aplomb dans sa folle effraction. « Ce qu'on dit de soi est toujours poésie », constatait un vieux philologue hébraïsant d'une autre époque qui fit graver *Veritatem dilexi* en épitaphe sur son tombeau montmartrois.

Par désœuvrement, ce matin même, de retour de Mulhouse où naquit Alfred Dreyfus, le plus outragé des innocents, j'ai traversé à pied la distance qui sépare la gare de Lyon de mon adresse actuelle, du côté de la place Gambetta, passant par le marché d'Aligre et la rue Trousseau où j'ai salué dans son atelier d'artiste une très chère amie d'enfance dont la voix claire est aussi mélodieuse que le nom. Puis je suis reparti par la rue de Charonne et la place Voltaire – où quelques heures plus tard des massacres s'accompliraient –, avant de remonter la rue de la Roquette, longeant la synagogue mitraillée il y a peu et le parc à l'ancien emplacement de la prison pour femmes, jusqu'au grand portail du cimetière du Père-Lachaise qu'il m'a bien fallu traverser au milieu des monceaux de fleurs encore vivaces de la Toussaint pour atteindre sans plus de retard mon domicile. Mais ce n'est là qu'anodines correspondances. M. Renan n'a pas tort : *Veritatem dilexi*, nul miracle tangible, aucune dérogation à l'inflexible principe de causalité. L'effet des prières ne dérange pas même la météorologie.

Après des semaines à colporter mes chimères de ville en ville, d'une librairie ou d'une médiathèque à l'autre – afin d'assurer le service après-songe de la « rentrée littéraire » –, de retour à Paris en ce prodigue après-midi d'automne encombré de feuilles mortes, l'idée s'impose de commencer le récit d'une journée essentielle pour moi seul, il y a près d'un demi-siècle.

Cela eut lieu dans un quartier alors déliquescents du Marais, rue Pastourelle, en des circonstances à demi oubliées, hantées de rumeurs, presque mythiques. L'essentiel de la mémoire tient dans les perceptions obscures. Il faudrait sans cesse recommencer la vérité – mais où est-elle passée ? *C'était hier et c'est demain*. Elle échappe, elle ne peut davantage accrocher le souvenir que la pure émotion vécue, évanescence, au fond du douteux coma où tout amour s'achève. J'ai fait un jour l'expérience ineffable, celle d'Er le Pamphylien ou de n'importe qui sur les champs de bataille du dernier instant.



Aujourd'hui ne ressemble à rien. Le soir de ce vendredi 13 novembre de l'an 2015, de longue date, je suis invité chez l'écrivain et ex-éditeur Daniel H., qui partage en famille la propriété du Bataclan, la salle de spectacle de l'avenue Voltaire où il m'arrivait de le retrouver en coulisses avec Manz'ie, le poète à la pagaie, du temps des éditions Thot. Mais les circonstances ourdissent on ne sait quelle trame mystérieuse dans la bousculade des opportunités propres à la vie urbaine. Je ne peux m'empêcher d'évoquer Charles Hoy Fort, l'auteur du *Livre des damnés*, et son « Sanatorium des coïncidences exagérées » qu'il a composé à partir de 25 000 fiches consignait des faits déraisonnables : il y traite de toutes les données que la science et son tribunal épistémique ont bannies de leur champ, pour aberration, manque de base logique ou absurdité criante. Ainsi de cet iceberg volant qui, *de source sûre*, se serait abattu sur Rouen le 5 juillet 1853. Dans sa planimétrie de l'intellect, l'inventeur de l'échiquier à 1 600 cases se plaisait à définir la connaissance « comme ignorance en état d'hilarité ». Précurseur du réalisme magique, Charles Hoy Fort appartient en majesté à cette coalition de sceptiques paradoxaux incapables de garder plus de sept secondes leur sérieux devant la moindre déclaration d'autorité. *L'humour appliqué aux sciences exactes*, principe cher aux trublions de la pataphysique héritée d'Alfred Jarry, fut par ailleurs une saine activité très prisée des opiomanes du Grand Jeu, histoire de « mettre en balance une tête de pipe et le reste de l'univers ».

On peut imaginer quelque rationaliste incurable atteint d'hypersomnie qui chercherait dans ses rêves la loi du logarithme itéré, ou tel autre frappé d'agnosie qui expliquerait « l'aurore boréale par le reflet des harengs », avec Georg Christoph Lichtenberg. Un autre Allemand capital, le plus hégélien des économistes et fondateur de la 1^{re} Internationale, déclara de son côté sans ambages : « Si le mode de manifestation et l'essence des choses coïncidaient, toute science serait superflue. » Ou alors elle eût été au mieux une sorte de mystique

empirique instantanée. Pour le spéléologue de l'inconscient Gustav Carl Jung, qui forgea sous l'éclairage de la physique quantique sa fumeuse théorie de la synchronicité, la déesse Raison aux commandes de la technique pourrait bien être notre plus tragique illusion. L'apocalypse annoncée ne semble pas désorganiser une seule seconde dans leur juste droit ou leur bonne cause les logiciens des laboratoires et des instituts de recherche. Légion sont les fous qui s'attachent à une méthode scientifique. Il semblerait qu'un phénomène d'hypnose généralisée soit lié à la connivence exponentielle de la technique et du pouvoir. Et l'on verra peut-être un jour, dans un processus d'aliénation accélérée, les foules somnambules se mettre en branle pour on ne sait quel nouveau et irrévocable suicide de masse. Les phénomènes chaotiques entrent-ils dans l'algèbre des probabilités ? Peut-être un jour éluciderons-nous l'énigme des intentionnalités du hasard dans l'ordre harmonieux de *ce qui existe* ou sur le jeu de l'oie infini de quelque idole frappée d'autisme.

À mon tour de rêver en lisière du petit jour. Je visionne un film tiré d'un roman inconnu d'André Hardellet, vieux confrère de zinc et de plume (son roman *Le Parc des archers*, publié au sortir de la guerre d'Algérie, fut-il le battement d'ailes de papillon à l'origine du joyeux chaos de Mai 68 ?). Bientôt projeté dans le rôle du spectateur-acteur, je retiens surtout un grand branle-bas d'émeute, des drapeaux rouges et noirs brandis, la Cité universitaire investie par les étudiants. Dans l'amphithéâtre révolutionnaire, j'arbore, nu et sans doute âgé de moins de seize ans, un informe croissant d'or massif, emblème de la nouvelle brigade qui semble fédérer la masse woodstockienne des potaches. La suite m'échappe et je m'éveille avec le sentiment que les épisodes précédents du rêve étaient plus décisifs, liés à ce qui se trame sous les pièges du temps.

Pourquoi faut-il s'endormir pour changer de monde ? Depuis quelques semaines, je n'ai de souci que pour mon frère cadet à qui on a découvert une poche d'anévrisme géante dans le tronc cervical. C'est lui-même qui me l'annonça avec un enjouement triste, surpris que ses divers problèmes de santé fussent contrariés et comme atténués par cette pathologie inattendue. Les chirurgiens de l'hôpital Rothschild ne lui ont donné comme alternative qu'une mort annoncée ou une survie aléatoire. La première trépanation programmée pour décompresser le cerveau, avant une seconde plus délicate en janvier destinée à réduire l'anévrisme, semblait pleinement réussie. Installé depuis deux nuits chez moi, rue Belgrand, René est bientôt sujet à des pertes d'équilibre : de nouveau hospitalisé, réopéré cette fois pour un afflux de liquide céphalorachidien, le voilà dans ces complications que la médecine traite toujours avec un fond de contrariété morose.

Un incident sans conséquence apparente, vieux d'à peine deux mois, me revient dans la feinte actualité du demi-sommeil. Le 15 septembre, rendez-vous est pris

aux Buttes-Chaumont avec Safia, fille de Malek Haddad, mon homonyme constantinois, l'auteur du *Quai aux fleurs ne répond plus*, dont l'œuvre romanesque mériterait bien d'émerger enfin d'une flache d'oubli. J'entends soudain sonner le shofar. Rassemblés dans les allées du parc, des adultes en caftan et chapeau noir à large bord engagent les jeunes recrues d'une foi scrupuleuse à prier, tandis que les plus vieux soufflent avec une allégresse juvénile dans la corne de bélier. C'est Yom Kippour, jour propitiatoire entre tous chez les juifs pieux. Étonné de ces joyeux rassemblements et songeant malgré moi à l'attentat antisémite de janvier, je reprends le chemin de mon domicile d'un pas de marathonien dans la lumière tamisée des derniers beaux jours. Au moment où je traverse le passage piéton, rue Belgrand, un jeune cycliste à la célérité d'archange me percute de plein fouet. Ce qui m'arrive, je l'ignore un instant, rien de douloureux, comme un éblouissement, avec le sentiment que le heurt sera indifféremment bénin ou fatal. Mais je me relève presque aussitôt et m'obstine à un équilibre salutaire, les yeux sur la boutique de pompes funèbres guillerette qui a remplacé un magasin d'armes anciennes en bas de mon immeuble. Sonné, l'arcade sourcilière ouverte, j'engage le sprinteur à s'en aller, lui assurant que tout va bien, après m'être bizarrement excusé des ennuis que je lui cause, puis je monte en vacillant à demeure, au troisième étage, le visage en sang, une bosse énorme à la hanche, boitillant comme Jacob après sa lutte théophanique. Longtemps, je déambule à travers l'appartement pour m'assurer que rien ne se cassera ni ne cédera... Comment ne pas croire aux présages ? Moins de deux mois plus tard, à proximité de l'allée où je m'étonnais du deuil allègre des *haredim*, René se meurt, René n'est plus. Mais nous ne comptons pour rien dans le flux dévastateur. Nul n'échappe à l'illusion archaïque du destin. Qui suis-je moi-même sur l'échelle du néant ?

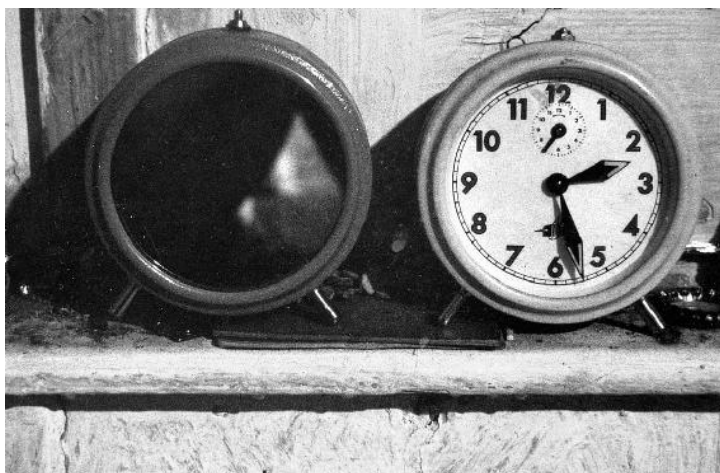


J'ai couru matin et soir de la rue Belgrand à la rue Manin, remontant à pied l'interminable rue des Pyrénées jusqu'au parc des Buttes-Chaumont face auquel siègent les urgences du service neurologique. En novembre, les feuilles tombées et les ambulances font un vacarme de naufrage dans le recul du souvenir – ressac et corne de bélier ! René suffoque malgré un appareillage d'oxygénation. Son esprit semble se débattre dans un nœud de viscères comme lorsque la fièvre vous ligote sous des draps trempés.

Ce soir-là, sur le chemin du retour, il règne un calme inhabituel au carrefour, dans les quartiers populaires, entre les rues de Belleville et des Pyrénées ; plus bas toutefois, du côté de la place Gambetta, la « génération du millénaire » festoie en masse aux terrasses des brasseries parmi quelques vieux *grungies*, comme dans maints bons coins parisiens par tous les temps en fin de semaine depuis l'obligation de fumer à ciel ouvert. Éjectée du vacarme d'un manège, une ambulance passe soudainement, puis des voitures de police banalisées dans un remous de gyrophares. D'un peu partout s'amplifie un concert de sirènes.

Enfin chez moi rue Belgrand – au troisième étage d'un bel immeuble 1900 immaculé, près des commerces de *Pompae funebris* couleur corbeau à l'affût du proche hôpital Tenon –, je ne songe plus qu'à dormir. Une amie proche de René me téléphone peu avant minuit, sur fond continu de sirènes, pour m'annoncer la rupture de l'anévrisme de mon frère par « décompensation ». Mal réveillé,

j'attends qu'elle me dise : « Viens vite ! dépêche-toi, si tu veux lui dire adieu. » En quittant mon domicile, tout à fait hagard, j'apprends par je ne sais quel canal : des tueries au fusil d'assaut commanditées par les barbares d'un État islamiste autoproclamé. Paris frappé au cœur, décimé dans sa jeunesse, Paris ensanglanté *sous quelle figure d'étoiles ?*



C'est en taxi que je gagne l'hôpital. René est dans le coma, en salle de réanimation, au sixième étage du service des urgences où je passe la nuit et le jour suivant : les chirurgiens ne lui accordent aucune chance, pas même un sursis. René se meurt, la cervelle en sang, victime d'un attentat impersonnel. Homme sans destin, le plus dénué d'ambition, tout dévoué à la première rencontre, donnant au petit bonheur le peu qu'il possède avec son temps en prime, si dispendieux en bons mots et en éclats de rire, ermite chaleureux toujours prêt à offrir sa voix de stentor aux poètes en manque d'audience : je l'ai vu s'éteindre peu avant, seul conscient de l'issue inéluctable, une nuit et un jour d'atroce migraine, avec la simplicité d'un chat ou d'un chien, sans plainte ni effroi, esquissant vers nous des sourires un peu contrits et des murmures d'excuse. L'éternité ne se vit pas deux fois.

Désormais en salle de réanimation, dans un état de mort cérébrale, c'en est fini de lui. Mais il respire encore sous les tuyères à oxygène, son cœur bat grâce à l'espèce d'orgue à médicaments tintant et clignotant relié à son bras sous perfusion, une infirmière diligente en joue sur un clavier d'ordinateur : elle a mission d'en jouer pour le public d'agonie que nous sommes, jusqu'à épuisement des poches de sérum et d'adrénaline, et de la tension artérielle allant *diminuendo*. De petits lacs inondent les yeux clos de mon frère en chute libre hors du temps. Non, il ne

pleure pas. L'infirmière soulève ses paupières et projette le faisceau d'une lampe dans ses pupilles. Il ne peut être mort, le cœur bat, la poitrine se soulève. Pour la première fois de ma vie, je l'embrasse ; jamais père ou mère ne nous enseignèrent les signes extérieurs de l'attachement. Mais il est déjà trop tard. La cérémonie de la disparition s'achève.

Histoire de libérer sa chambre, des mains pressées avaient réuni contre un coin de couloir, parmi les chariots et les tubulures, ses affaires enfournées en vrac dans des sacs en plastique jaune. Rien de plus poignant que les objets qu'on laisse derrière soi, linge sale, tabac, fruits et biscuits, chaussures, trousse de toilette, bouquins : un *Simenon*, *Macbeth* en poche, *Albertine disparue*. René s'était promis de s'acquitter de la lecture toujours différée de la *Recherche* pendant le temps perdu de son séjour à l'hôpital.

Rue de Charonne, autour du bar de La Belle Équipe qu'un tapis organique de fleurs, de poèmes délavés, de fétiches d'enfant et de lumignons ornemente tristement aujourd'hui, à l'intersection des rues Bichat et Alibert, rue de la Fontaine-au-Roi, boulevard Voltaire, à proximité du Bataclan, des foules prises de panique laissèrent épars souliers, lunettes et foulards avec le sang mêlé des artères. La mort de mon frère s'associe pour moi irrésistiblement à celles des cent trente mitraillés rendant l'âme au milieu des blessés et des témoins en état de choc qui s'efforcèrent de les secourir. C'est comme si René, convié à devancer son destin par un chirurgien présomptueux, avait été l'une de ces cibles, l'un de ces promeneurs malavisés. Moi-même, étourdimement indemne, comment en oublierai-je un seul ? Le manque d'imagination, qui limite l'amour à la chaleur proche, nous épargne d'ordinaire une épouvante tétanique. Si l'altérité avait vraiment un sens entier, une réalité émotionnelle véritable, chaque instant de notre existence serait foudroyé par le malheur. Les saints et les héros se jettent dans les flammes de l'apocalypse pour sauver une seule vie en sacrifiant la leur, pour oublier l'inéquation monstrueuse du mal – tandis que nous lorgnons en survivants aléatoires les tragédies qui nous cernent avec de petits geignements de compassion. Impossible de ne pas entendre ce que nous chuchote chaque coin de rue où un innocent tomba...

*Si tu m'oublies, le monde n'est plus,
La mémoire étend ses déserts*

C'est aussi par manque d'imagination qu'on devient tueur, valet de bourreau, dispositif ahuri de destruction à la solde du manichéisme universel. De jeunes gens en mal d'identité, sous la coupe de tortionnaires des âmes et des corps, ont frappé leurs semblables avec la distraction d'un cataclysme, en instruments aveugles de la Faucheuse qui à tout instant remplit sa part de contrat. « Le conflit du bien et du mal est maladie de l'esprit », disait Seng-ts'an au VI^e siècle de notre ère. Quel absurde marionnettiste inspire à des fins dérobées nos conduites les plus désastreuses ? Seul Dieu, dont l'existence importe peu, ne revendique aucune identité.

Dans le cadre d'un prix littéraire francophone international, visa et billets d'avion en poche, je devais me rendre à Bamako, précisément dans cet hôtel Radisson Blu où la veille eut lieu un nouveau massacre sous le patronage des djihadistes d'Al-Mourabitoune. Un ami me soufflera au cimetière de Pantin : « Ton frère t'a peut-être sauvé la vie. » Les mêmes jours, au large des îles Malouines, ma fille Héloïse qui, à vingt-cinq ans, ne rêve que réalisations filmiques et mises en scène, apprend la mort de son cher oncle. Embauchée comme vidéaste sur un luxueux paquebot de plaisance parti de Vancouver à destination de l'Antarctique, elle pense aussitôt revenir à Paris, mais je l'en dissuade : « Ça ne le ressuscitera pas. » Mystères de la réversibilité ! Avant que René soit inhumé, un incendie se déclare dans la salle des machines du bâtiment en route pour les glaces du pôle Sud. Malgré les efforts de l'équipage, le sinistre se propage tandis qu'une tempête se lève. De guerre lasse, le commandant de bord ordonne l'évacuation. Dans une chaloupe de sauvetage ballottée par la houle, Héloïse et ses compagnons de naufrage dériveront près de dix heures avant d'être secourus par un navire de passage. En pyjama dans une caserne de Port Stanley, elle attendra deux jours et deux nuits de plus son rapatriement. À peine débarquée d'un avion de la Royal Air Force à l'aéroport de Roissy, elle me demande d'aller voir son oncle inhumé depuis l'avant-veille, de la conduire au plus vite à son chevet de terre et de fleurs. René avait interprété un rôle à son image dans le dernier film de sa jeune nièce, justement intitulé : *Je t'aime déception*.

Il n'y a rien à ajouter à l'irrationnel aux ailes diaprées qui dans le chaos papillonne. Jusqu'à preuve du contraire, un phénomène excessif de convergences sans causes n'est le signe d'aucune intentionnalité. L'analyste Gustav Carl Jung et Wolfgang Pauli, un de ses patients porté sur les spiritueux (par ailleurs Prix Nobel de physique pour sa définition du « principe d'exclusion » en mécanique

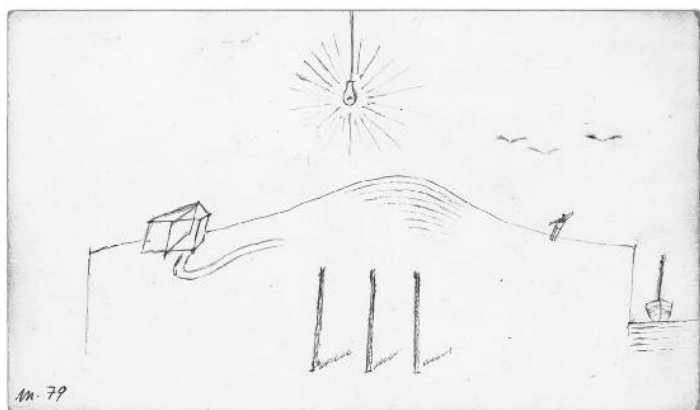
quantique), se penchèrent de concert sur ces manifestations de coïncidences outrancières au regard des probabilités. Et, convaincus d'une espèce de connivence objective, ils échafaudèrent l'hypothèse fascinante, quoique parfaitement invérifiable, d'une intrication de la subjectivité avec les événements extérieurs. Partisan d'une toute présence efficiente de l'inconscient collectif au détriment de l'illusoire ego, Pauli, en élaborant « les bases conceptuelles d'une saisie scientifique unitaire de la sphère physique et de la sphère psychique », avait la grande ambition d'accomplir la haute philosophie des alchimistes tels Jabir Ibn Hayyan, Agrippa de Nettesheim ou l'amateur de vérité Eyrénée Philalèthe, auteur de *l'Entrée ouverte au palais fermé du roi*. Hasards simultanés et concordants, extrapolation des coefficients de conjonction quantique aux états cérébraux, incidences de ceux-ci dans le monde objectal à l'occasion d'une pathologie surgie d'un traumatisme... Entre vingt autres corrélatives, les hypothèses dites de l'« acausalité » de Pauli et de Jung, qui traquaient les hasards synchrones et les perturbations coïncidentes entre l'activité de l'esprit et les champs causals. Spéculations de David Bohm sur un mystérieux « ordre implicite » d'une réalité semblable à quelque hologramme en forme de ruban de Moebius. Conjectures diverses autour des phénomènes d'intrication et de superposition d'états à l'origine d'une conscience vraiment irréductible à la physique classique. Autant de scénarios qui auraient au fond pour première ambition d'échapper à l'incroyable déterminisme cartésien, toujours soucieux de préserver un bien commode *divorce de la raison* entre dehors et dedans, espace-temps et psyché humaine.

Peu enclin aux théories, je ne me suis jamais préoccupé d'accorder la mécanique quantique avec la magie quotidienne. L'épisode du scarabée exposé par Jung pour illustrer ses intuitions, je l'ai vécu bien des fois de différentes manières sans trop m'en formaliser. Un beau jour d'été d'avant-guerre, recevant une patiente peu réceptive, le psychiatre assis à sa table de travail écoute celle-ci raconter son rêve de la nuit dans lequel on lui fait don d'un splendide scarabée d'or. Au même moment, un coléoptère identique à sa description entre par la fenêtre ouverte et se pose entre elle et le médecin. « Le voilà, votre scarabée ! » lance Jung à sa patiente qui en perd d'un coup son armure rationaliste.

Mais la vie est tissée de coïncidences. Nous ne retenons que les séries qui font loi. C'est que toute vérité ultime échappe fatalement. On ne connaît bien que ses errances. Il n'empêche que la théorie de la synchronicité me travaille comme un poème de la pensée, une aporie wittgensteinienne, le salut d'une cétoutine dorée sur

la table d'un vieux déchiffreur de songes.





Que peut-il y avoir de logique dans le fait d'exister, de *prendre sur soi* la mort ? Je me souviens de ces mots de Catharina Regina von Greiffenberg : « Le visible pointe la chose invisible, c'est là qu'est sa source, dans l'imperceptible. » Un froissement de phosphènes ondoie sur les pourrissements de la lumière. Tout est signe pour qui s'y penche avec sur la nuque le faix des nuits cauchemardesques. L'aube par chance me rend à la transparence et aux images que je m'en vais repeindre avec mes couleurs en souvenance de Michel ou Michaël, désolé de n'atteindre jamais à la juste tonalité du *bleu du temps*.

Mais qu'est-ce que la lumière ? Des ondes, un rayonnement d'ondes et de photons, cette région du spectre électromagnétique que notre soleil rend distinct à l'œil, sténopé de nautille ou organe complexe tapissé de cellules photoréceptrices dont l'essentielle fonction est de capter l'énergie qui configure l'espace d'où vont surgir et s'incarner objets et créatures. De l'ombrage à l'éblouissement, en passant par toutes les nuances de la répartition spectrale (ce qu'on appelle la couleur), elle nous engendre et nous invente depuis les profondeurs incréées de l'univers. Chose dite, la lumière est un miracle ininterrompu jusqu'au secret des rêves. J'aurais voulu n'être qu'œil pour me noyer dans la vision de tous les peintres, celle de Bellini, du Lorrain ou de Turner. J'aime le bleu du ciel, longtemps perçu comme la plus vive tonalité du blanc ou une pâleur du noir. Le bleu d'immortalité, l'azurite, couleur des barbares selon les Hellènes. Les autres couleurs, pour moi, ramenant à la terre et à ses putréfactions. Il y a dans les bleuités comme une respiration, le grand vent de la lumière, son allure dans un vitrail d'impressions ascendantes.

Si je n'avais qu'un jour à garder au cœur de la grande énigme d'être, il ne saurait être que celui qui manqua me coûter la vie, à très petit prix, au mois de

septembre 1970 – avec des milliers de gens à travers le monde, avec Jimmy Hendrix en surdose ou John Dos Passos à bout d'épreuves. L'auteur du 42^e parallèle avait le sens des poncifs : « La vie d'un homme est tragique, au sens où le destin d'un homme est tragique par nature car c'est la mort qui nous attend tous. »

Le jour ou plutôt l'instant, au terme du plus fiévreux été – vers sept heures du soir –, à la pointe d'or du crépuscule.

Tout ce qui advient aujourd'hui comme hier s'éploie autour d'un événement imprédictible, et la mort de René, subite implosion de signes en forme de flèches ou d'hameçons, a tiré d'un sommeil au moins séculaire les filles de la nécessité toujours à leur antienne :

Âmes éphémères, voici le prélude d'un nouveau cycle porteur de fatalité pour toute engeance périssable. Nul démon ne vous tirera au sort : votre démon, vous-mêmes l'adopterez. Le premier désigné choisira par privilège la vie à laquelle l'unira la nécessité. De la vertu, nul n'est le maître ; chacun, selon qu'il l'honorera ou la méprisera, en recevra sa ration. La responsabilité appartient à celui qui choisit. Quant au dieu, il ne saurait être blâmé...

Nombreux sont les guerriers laissés pour morts en pleine bataille et qui reviennent égarés dans ce monde après avoir bu l'eau du fleuve Amélès, dans la plaine du Léthé. Mais certains, ainsi que le rapporte Platon, reviennent plutôt d'un songe. Ni soldat ni devin, je n'ai opté quant à moi pour aucun modèle de vie, et mon démon s'appelle *Vérité*. Depuis l'enfance première je crois, bien avant cette journée dont je parle, à cause d'un duel à l'arc qui m'a conduit – j'avais cinq ans – sous les mains d'une endormeuse malhabile. Il y a une prémonition pour chaque courant d'air. Quelles mémoires perdues nous protègent ? La sensation d'exister est peut-être renflouée, à chaque instant, par un effet de création continue au regard du millefeuille des vies antérieures, des vies parallèles ou simplement rêvées.

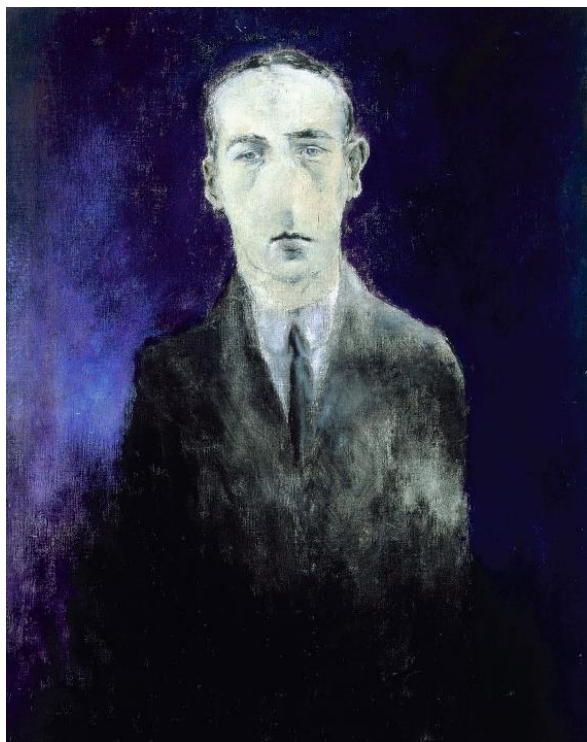
Certes, j'ai connu la *vérité* – c'était un 17 septembre, il y a mille ans. Un soir, vers six ou sept heures, par une de ces fins de journée de braises attisées que l'été nous réserve, un de ces soirs d'un bleu de cobalt, si bleu dans le sombre éblouissement des premières étoiles, j'ai cru voir ce que l'ange a bien vu, la cervelle plus dépouillée qu'une déchirure sur la création. Chacun de nous s'arroge l'infini, une goutte de salive au coin des lèvres. Cependant l'aventure est propice : en aucun

lieu, jamais ailleurs, dans nul avenir, n'advient la seconde miraculeuse. À l'instant même, feu sur l'inconnu ! J'échangerais l'impassible génie de l'Orient contre cette nuit d'étoiles, loin des fleuves aux noms consacrés, comme une statue drapée dans un rideau de théâtre.

Cela se passa rue Pastourelle, au quatrième étage du numéro quatre, juste sous les combles d'un très vieil immeuble un peu affaissé sous sa charpente. Là se produisit l'événement décisif de ma vie, au défaut d'une fenêtre haut perchée – face au ciel posé comme un vitrail sur les toits de Paris – et quelques secondes plus tard (j'en fus longtemps persuadé), vol d'oiseau abattu, tout en bas, sur l'étroite chaussée pavée. *Retour d'Icare ailé d'abîme !* « L'irrationalité d'un fait, écrit quelque part Nietzsche, n'est nullement une raison contre son existence, plutôt une condition de celle-ci. » Est-il concevable d'avoir en regret l'absolu, sublime effraction dans la stupeur des jours, comme s'il s'agissait d'un fol amour perdu ? La nostalgie n'est qu'un ulcère de la mémoire, une sclérose du désir, sorte de loupe aveugle. Pour rattraper cette illumination native, tout ce sang clair d'un jour entre tous, et retrouver la saveur incomparable d'un tel éveil, il eût fallu que je me blesse à chaque seconde aux vitres du temps.

Du fond du plus insidieux silence, une clameur de fatalité bat aux tempes. Je m'attendais au pire depuis toujours. Dès ma naissance, le plomb fondu de l'angoisse s'infiltra dans mes veines à l'ombre d'adultes miséreux, désemparés par l'exil, père et mère que torturaient alors la perte et le trouble. Mais il ne s'agit guère ici d'un récit d'enfance, cette fable narcissique plus ou moins doloriste en forme de roman familial. Il ne s'agit pas non plus de Dieu, ce mot de rien pour rire de tout, ni des inepties des vengeurs de l'âme.

« Mais la vérité n'est pas dans l'espace, elle est le moment de conscience, elle est solitaire », disait René Daumal.



Sur le terre-plein du boulevard de Belleville, alors que j'avais cinq ans et mon frère aîné plus de huit, nous avons bricolé des arcs avec les cagettes de roseau abandonnées par un poissonnier ambulant à l'issue du marché dominical. Michaël ou Michel avait un canif pour affûter les flèches. On trouve vite des bouts de corde dans les vestiges laissés par les forains. Mais nous n'avions pas de cible définie ni personne contre qui guerroyer. « Battons-nous en duel ! » suggéra mon frère. Les enfants ont des solutions radicales contre l'ennui. J'exultai. À cet âge, la guerre importe plus que la vie de famille ; en particulier quand cette dernière consiste à s'épouvanter et à se déchirer avec plus d'ardeur que sur un champ de bataille. Mon frère semblait bien connaître les règles du combat, sans doute étudiées dans les petits formats illustrés et les salles de cinéma. Ma confiance en lui était sans faille, non qu'il se montrât attentif à ma personne ou satisfait de ma compagnie, mais je lui vouais une admiration entière. Sur le terre-plein, il n'avait que moi sous la main pour se distraire et cela me comblait d'aise. Il fallait bien dix pas pour que les deux arcs tendus, flèches pointées un peu au-dessus de nos têtes réciproques, composent ensemble une clef désunie de sinogramme, quelque chose comme le symbole du feu. Et moins de dix secondes pour que l'affaire fût réglée. Le roseau adverse m'atteignit dans l'œil gauche, flamme qui me laissa une braise en pleine face, tandis que mon arc et ma flèche retombèrent hors jeu parmi les épiluchures et les cageots.

Au fond d'une cour, dans l'étroit logis à l'étage d'une fabrique désaffectée du boulevard Ménilmontant, je me souviens des compresses d'eau bouillie et des plaintes de ma mère.

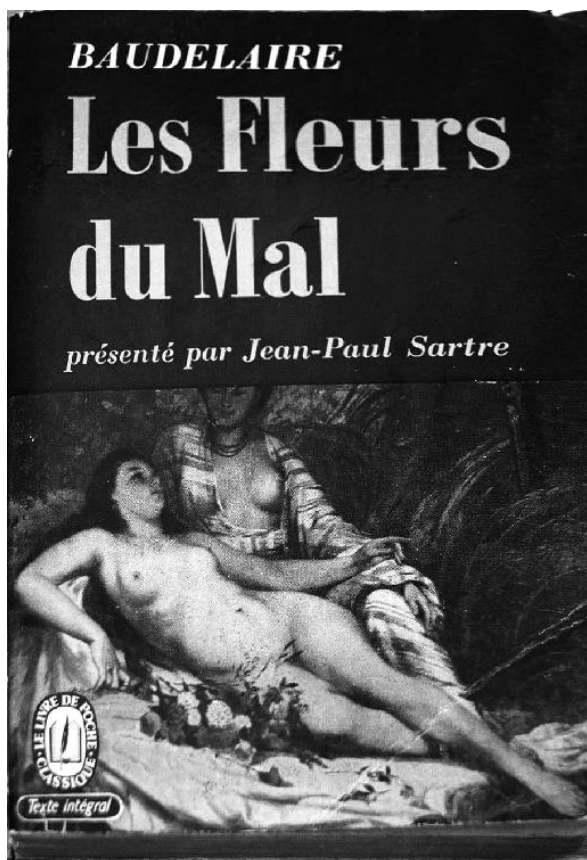
J'étais couché, nul ne se soucia plus de moi. Les adultes aimaient se persuader naguère qu'un enfant ne ressent pas vraiment la douleur physique. Mais on finissait tout de même par s'alarmer d'une réaction systémique des homéothermes

– ce qu'on appelle la fièvre. Ainsi donc, le téléphone fixe étant alors peu accessible, le médecin fut-il cherché à la hâte au petit matin, dans les environs du boulevard, à hauteur de la rue des Cendriers. Son diagnostic était sans appel : l'écharde fichée dans le globe oculaire nécessitait une hospitalisation immédiate.

Je me rappelle le bleu poignant du ciel, mouchoir d'adieu dans la haute tranchée d'une fenêtre. Le masque d'éther ou de chloroforme n'endort qu'à demi : parfois l'esprit décolle de longs instants avant que n'agisse l'anesthésie. Ai-je touché à cinq ans les secrets abrupts, l'artère battante des vérités ultimes, à cause d'une flèche de roseau brisée entre pupille et cornée ? *Aletheia* ! Certains traversent incompréhensiblement les contrées ombreuses du Léthé. Au réveil, à l'aube de toute naissance, j'ai rouvert un œil de cyclope sur l'azur crucifié d'une fenêtre d'hôpital. Le front bandé, je suffoquai dans l'univers plat de la chambre, happant l'air ou la lumière. À mon chevet, l'étrange Alice, ma mère aux distractions de proscrire, obtint la permission d'entrouvrir un vasistas. Mais j'étouffais, les effets narcoleptiques oppressaient encore mon souffle. Que s'était-il passé entre la brève ivresse de l'asphyxie et l'éclipse des fonctions cérébrales ? Oubli, *oblitus obliueo* : le noir a des degrés divers. L'eau du fleuve Amélès coule sur le visage des enfants sortis à leur insu des plaines du Léthé. Quelques secondes, la face dans un cosmos de signes, j'ai dû échapper à l'évanouissement chimique, et plus tard, après l'intervention, réintégrer peu à peu mes esprits, marqué du sceau de l'inconnu. Nul ne se souvient de ce qui excède ou anticipe l'expérience vécue. Il arrive qu'une sorte de *décollement d'âme* provoquée par quelque intoxication au tétrachlorure de carbone ou autre drogue mal dosée laisse flotter à jamais devant les yeux une ombre piquée d'éclairs, comme l'intuition d'une nuit sans pareille, avec l'oubli en mémoire, l'inconcevable nostalgie de ce qui n'eut aucunement lieu.

Un bandeau noir sur l'œil gauche, je vécus en pirate des rues les mois qui suivirent. Puis il fallut déménager ; nous quittâmes Ménilmontant pour les fortifs, du côté de Villejuif et du Kremlin-Bicêtre, face à la poterne des Peupliers. Nos aires d'exploration s'étendirent à une part de l'immense couronne de terrains vagues montueux qui séparait alors Paris de sa banlieue : d'enfants des rues, Michel et moi devînmes des gosses buissonniers coureurs de bivouacs sur ces friches où se réfugiaient les exclus en tout genre, bohémiens, clochards, chevriers. J'avais cinq ou six ans alors et mon frère quatre de plus, et nous n'avions qu'une hâte entre l'école et les travaux d'adulte qu'un Zampano de père nous imposait : fuir un giron familial plus étouffant que la maison du poète tragique à l'heure des

cendres.



Plus tard, à treize ou quatorze ans, j'ouvrirai un vrai livre par hasard, un de ceux qui ne cesseraient plus jamais de s'ouvrir. Le premier que je lus vraiment, qui me blessa aux lèvres et au cœur, c'est, après bien des lectures distraites ou convenues, *Les Fleurs du mal*. Dans une édition de poche, avec le *Sommeil* de Courbet en illustration de couverture, franche allusion aux *Lesbiennes*, titre initial rejeté par la censure. Je suis entré dans cette serre un instant suffocante, ce jardin clos des tropiques de la chair ou de l'âme, avec un ravissement délétère : l'hypocrite lecteur, c'était moi ! Mon cerveau était déjà *un miroir ensorcelé*. J'écrivais alors des sonnets bancals et cultivais sans y croire *L'Irrémédiable* :

Cû veillent des monstres visqueux
Dont les larges yeux de phosphore
Font une nuit plus noire encore

J'aspirais à l'idéal en puceau luciférien. Avant *Illuminations* et *Maldoror*, avant même *Aurélia* de Nerval, *Les Fleurs du mal* m'initièrent à cette violente inclination pour la beauté qui laisse autour de vous un vide sans pareil, une brûlure que l'azur mallarméen seul saurait apaiser. Le mauvais goût actif dans maints vers, je ne me l'expliquais pas, tant m'étourdissaient le tangage mélodique et la férocité des métaphores. Aujourd'hui je sais quelle musique savante balaie certaine vieillesse : Baudelaire polarise en Pygmalion de la sensibilité tous les raffinements de l'art, ses morbidesses et ses éclats, dans une architecture proche de l'incarnation.

Rêve d'Eschyle écloso au climat des autans

Ma pauvre mère un peu folle, demeurée dans sa tête la jeune fille cloîtrée de l'Ifriqiya d'avant-guerre, déchira un jour en catimini la couverture de mon inestimable livre de poche. Décidément, ces fleurs malades ne s'appelleraient jamais *Les Lesbiennes*... Comment admettre à quinze ans pareil affront aux clartés éternelles de la beauté dont l'air raréfié m'étourdissait tellement mieux qu'un tampon d'éther ou un essai de pendaison ! Il me restait tout de même les poèmes, *Spleen* et *Idéal*, *Épaves* et *Tableaux parisiens*. Depuis, je n'ai jamais cessé d'invoquer la réversibilité des humaines facultés :

Le démon, dans ma chambre haute,
Ce matin est venu me voir (...)



Et comment en vouloir à cette Alice au pays des effrois ? Blessée par l'amour coléreux et les grossesses à répétition. Par l'émigration plus encore, cet exode des pauvres qui, au début des années cinquante, jeta les juifs dhimmisés de la *Hara*, antique ghetto de la médina de Tunis, dans les cargos mixtes, vers l'incertaine métropole à peine sortie du marasme de l'Occupation. Alice perdit vite tous ses repères. Difficile en ces circonstances de tenir son rôle d'épouse et de mère sans un fond de quiétude lié aux origines. Les vulnérabilités de l'enfance, désespérées sans vrai secours, attendent les défaites et les ruines de l'âge adulte pour se muer en blessures ouvertes.

Née à Gafour, en Tunisie, Alice était une semi-étrangère au sein de la nébuleuse cosmopolite de l'époque coloniale. Son père algérien, employé des chemins de fer déplacé en Tunisie, avait quitté sans retour le pays natal. Gagé à Verdun, les poumons détruits, Michaël Guedj aura survécu douze ans après la naissance de sa fille aînée. Femme et enfants le suivront de gare en gare au hasard des nominations sans doute obtenues grâce aux médailles de guerre décrochées sur le front balkanique : c'est à Sfax qu'il mourra. Beïa ou Baya, son épouse de la cité des Hauts Ponts, née Harrar, prendra alors en main le destin familial. C'était en 1933. En Algérie, au tout début du siècle, Baya s'était mariée une première fois à Bône la Coquette avec un Zagdoun qui la grèra de deux fils. Forte femme, belle et sans peur – j'ai vu d'elle une photographie sépia de juive algérienne coutumière avec collier de pièces d'or et robe chamarrée –, elle finit par demander le divorce et survécut à cet exploit malgré les couteaux brandis. Remariée au cheminot, Baya se retrouva quelques années plus tard aux commandes d'une petite smala de six ou sept gosses – sans compter la casse ordinaire avant-guerre : fausses couches et fièvres mal soignées – qu'il fallait nourrir et habiller dans la précarité cependant allègre du grand soleil. De retour à Tunis, mais reléguée au cœur de la médina, dans le quartier juif où les plus pauvres, indigènes berbères descendus des

montagnes, vivaient innocemment une arabité d'emprunt comme s'ils l'avaient seuls inventée, ma grand-mère fit son deuil des petits comforts. Alice, l'aînée de la tribu spoliée de ses privilèges de jouvencelle, hérita des balais. Comme dans les contes de fées, elle perdit tout avec son père. Au lieu des leçons de piano, elle n'eut plus qu'à lessiver ses rêves métropolitains avec les culottes des petits frères. Tout perdre, à douze ans, c'est se retrouver à demi orpheline ; et devoir en conséquence remplacer l'un ou l'autre, du père ou de la mère, en esclave de l'infortune.

Au pays des tristes veilles, Alice aura été bien dépouillée : l'enfance est une chance ou une malédiction. Avant l'exil parisien, on lui concéda une seule folie qui fera son malheur et une part du nôtre : tomber amoureuse d'un beau voyou de la *Hara*, parfait Tunisien sans doute issu d'une peuplade indigène judaïsée qu'illustrent encore pour nous de rares portraits d'ancêtres portant chéchia et moustaches à l'ottomane. Le sombre Khamous, alias Henri – brut de cœur, au demeurant travailleur et dévoué jusqu'à la syncope –, enleva en Roméo des terrasses la « Parisienne », comme on surnommait avec un soupçon de facétie la jeune fille teinte en blonde qui portait des robes fleuries sur sa cuirasse de candeur. Il fallut bien les marier.

Querelleur, passionné de boxe et de football, le jeune homme savait à peine lire et gagnait mal sa vie comme tailleur de pierre ou gargotier. L'amour et la misère font mauvais ménage, surtout quand la seconde prend le pas et que la nature s'en mêle. Un premier enfant, un deuxième mort d'une fièvre, un troisième..., puis l'exil avant d'autres. Au seuil de la drôle de guerre que l'ennemi appelait *Sitzkrieg* ou « guerre assise », Alice rêvait de valse algéroises et de modernes turqueries sur fond d'esprit français. La mode était un monde alors. Les aspirations les plus exquises, dans les familles juives maghrébines, se tournaient avec une franche naïveté vers la Ville lumière : inconscient de l'atmosphère orageuse, on espérait tout de la *vie parisienne*. Vierge tourmentée, introvertie, idéalement promise à quelque employé de bureau aux belles manières, Alice se retrouvera emportée à dos de centaure dans la vie crue et brutale. Elle en perdra le nord, et la raison par intermittence. Devenue cause première d'une volée de mioches dans le Paris insalubre des années cinquante, elle flancha vite face à l'adversité, prise de panique par ce voisinage à ses yeux monstrueux qui se goinfrant de cochon et autres bêtes à sabots fourchus. Portes et fenêtres closes, maugréant ou sanglotant, elle cuisinait de délicieux plats berbères aux noms imprononçables dans le taudis minuscule du boulevard de Ménilmontant puis dans cette HLM du Kremlin-Bicêtre. Sous un ciel de zinc et de plomb, dans les frimas au goût de suie, elle n'était plus la

Parisienne, mais une insensée, une recluse déplorant sa jeunesse sacrifiée. Elle soliloquait en arabe une bonne partie du jour avant les altercations maritales du soir. J'ai commis naguère un récit d'enfance profondément injuste à son endroit, car véridique du seul point de vue du narrateur, de sa mémoire courte d'enfant : les malheurs d'une mère, son indisponibilité, se traduisent forcément en désarroi chez le rejeton privé de consolation. J'aurais dû me souvenir davantage des instants gracieux – choix des épices, renvoi pacifique des araignées, prière à l'étoile nuageuse, mélodie empruntée d'une voix perdue au chanteur de rue, boutons cousus de bonne volonté et même surabondamment sur les habits d'aucun dimanche, gâteaux plus exquis d'être ratés, accalmies de l'aube et de la pluie. Et, parfois, sans réserve, un bel éclat de rire face au soleil lointain.



Tous ces débris d'Orient laissaient rêver d'une vie *là-bas*, sans cris ni drame, d'une existence simple comme naguère, entre La Goulette et Carthage, Sidi Bou Saïd et La Marsa. Mais Alice aurait dû vivre à l'encontre des tabous, émancipée, libre de ses mouvements. Plus accablant est le poids des chaînes lorsqu'on les traîne hors des geôles. Sa propre mère, Baya la Bônoise de Constantine, un temps

cigarière à Oran, avait su conquérir une liberté de haute lutte. Avant son veuvage, elle avait même octroyé à son aînée des rudiments de culture, le collège, un peu de piano, des leçons de sténo. Mais un brave Zampano de Tunis taillé dans l'albâtre des préjugés s'est épris de l'oie blanche et lui a arraché les ailes. En exil, les structures aveugles des *mœurs et coutumes* butent sur un tel désert qu'elles s'exacerbent à vide. Et une solitude infinie remplace alors la vie traditionnelle, clanique et frugale ; le désespoir, cette nostalgie du pauvre, se traduira en guerre intime jusqu'à la complète dévastation. On n'imagine pas le choc du voisinage pour un immigré en milieu autochtone. Des pathologies familiales naissent de l'isolement, véritable mise au ban, au sein d'espaces hostiles tels que l'immeuble, le pâté de maisons ou la cité. La résistance farouche à l'assimilation se nécrose dans l'absence d'accueil, d'entraide, de prise en compte des difficultés de langage ou des effrois de mœurs. La ghettoïsation naît plus de l'ostracisme que de l'esprit communautaire. Dans les années cinquante, à Paris, nombre de migrants bousculés par les aléas de la décolonisation se trouvèrent ainsi coupés de tout échange. La dépression, surtout des femmes, accoutumées au Maghreb à un tissu relationnel intimiste sous prépotence patriarcale, ne manqua pas de précipiter l'enfermement de la cellule familiale sur elle-même, cause factuelle pour la postérité de diverses déviances – proportion d'artistes et autres marginaux d'espèces variées – dans l'orbe des moyennes sociométriques.

J'ai bien compris qu'Alice ne nous attendait pas dans ces conditions ; trop de précarité s'alliait à la sale perpétuité du sort. Il aurait fallu la délivrer, lui rendre un beau jour l'espoir de sa jeunesse. On n'aime qu'une fois, dit l'allumette.

Vieille et puérile, elle est morte d'un anévrisme de l'aorte, autant dire le cœur déchiré. D'elle, je n'aurai vraiment connu que l'enfant impossible, au milieu de poupées décapitées, de casseroles sans manche, de lits défaits. La femme en elle se dissimulait sous vingt châles, frileusement, désemparée par l'insolence des ogres. Dans une autre vie, à Tunis, Constantine ou Bône la Coquette, vêtue à *la mode de Paris*, elle aurait pris le temps de l'assimilation, sans aborigènes de la *Hara* ou de la Vieille France pour la rudoyer. Avec au cœur la pensée du voyage.



Si j'étais fou,
nous serions deux



C'était au printemps 1970. Après divers hôtels miteux, des locations à Charenton ou à Alfortville, nous avons emménagé, Chantal et moi, rue Pastourelle, entre la rue des Archives et la rue Charlot, dans un coin de quartier encore populaire du Marais. L'appartement, un deux-pièces minuscule au dernier étage, constitué eût-on dit d'étroits vestibules juxtaposés, donnait sur un palier obscur dont l'unique fenêtre penchait sur un puits de lumière noire où le voisinage partageait bruits de ménage et remugles. C'est la promiscuité qui creuse le ciel. L'escalier perclus de ce vieil immeuble tassé sur lui-même et vaguement de guingois devait gémir depuis trois bons siècles de tous les spectres de la vermoulure. Une volée de marches plus étroites menait à un grenier en resserre juste au-dessus du logis. En retrait du palier, au fond d'un couloir obscur, gîtait un vieux couple toujours entre deux querelles. Leur vie n'était qu'un long psychodrame qui, dans les phases aiguës, prenait un tour épique : la fenêtre du puits grande ouverte sur les loges des communs, salles d'eau ou cuisines, ils s'investissaient derrière le garde-fou d'une sorte de scène haut perchée dans cet ersatz de théâtre à l'italienne – avant que l'homme n'aille se pendre par un bel après-midi d'automne à la poutre du grenier, juste au-dessus de mon lit où quelque rêve toxique m'avait par hasard cloué au moment du drame.

À cette époque, j'avais une entière indulgence pour les simagrées, malfaisances, affectations et autres épiphénomènes touchant l'espèce humaine. Passé la joyeuse révolte de l'autre décennie, les années soixante-dix furent à l'inverse, pour ceux de ma génération d'instinct libertaire, un tourbillon d'espérance crédule, de folles mutineries et d'aventures intraitables. On n'oubliera pas la nuit des médiums du Vieux Colombier, nuit avortée où tous les émeutiers des barricades mystérieuses, certains en crinolines de circonstance, répondirent au mot d'ordre des éditions du Soleil Noir – tandis que lettristes et surréalistes munis de triques ou de canifs

faisaient mine de s'entretuer en coulisses – quelques heures démentielles avant que le rideau de fer abaissé sur décision des services de police empêchât l'incendie de se propager. C'est d'ailleurs au milieu du tumulte, dans le parterre comble, que je croisai pour la première fois Élie Delamare-Deboutteville, archange d'effronterie orgueilleuse alors altier dans sa mélancolie, à l'occasion d'une invective dadaïste qui allait sceller notre compagnonnage. Un an plus tard, rue Pastourelle, Élie m'aura *sauvé la vie* par le plus évaporé des hasards.

Au théâtre du Vieux Colombier investi à la manière de l'Odéon, nous étions censés refaire ou rejouer deux nuits de Mai 68 avec tous les imprécateurs de *L'Internationale hallucinex* : l'Histoire certes ne se répète pas ; mais il y eut soudainement pour quelques heures une telle concentration d'aspirations rebelles, de soifs intellectuelles et de convoitises en tout genre, un tel potentiel d'énergies contradictoires, que mille rencontres impérieuses ont dû éclore par un phénomène de fission spontanée à cette température : l'imagination se soucie peu de pouvoirs quand tout devient possible.

Mais il arrive que la flamme du Kaïros, dieu de l'instant propice, provoque un remous d'ailes des plus funestes, comme dans cette *Chasse aux oiseaux de nuit*, que peignit un Jean-François Millet frappé du syndrome symboliste, où l'on voit – sur le modèle tourbillonnaire du *Paradis de Dante* dessiné par Gustave Doré – deux brutes occupées à abattre hulottes, hiboux ou chevêches à coups furieux de casse-tête, aux périphéries d'une mystérieuse volière de lumière : bûcher ou flambeaux.



J'avais donc en ce temps-là de noirs éblouissements et courais les champs de

mines avec une distraction de décapité. La réalité m'était une entrave. Et comment subir l'irréflexion des miroirs ? La poésie était l'autre nom de l'amour, celui qu'on tait, les yeux brûlés. Rue Pastourelle, une jeune femme très belle dormait dans mon lit presque tous les soirs. Elle avait de grands yeux verts ou gris, prunelles immenses au semis d'or. Elle était blonde ou brune, selon l'éclairage, chevelure toujours au vent même dans son sommeil. Elle avait un beau rire à fossettes où les canines étincelaient avant toute morsure. Je n'ai jamais connu de créature plus naturelle, à part les chats. Chantal était le plus bel angora turc aux yeux d'or à ma connaissance, « gracieuse et raffinée, noble et libre d'esprit », comme disait un empereur romain. Nous partagions ce sombre logis de couloirs loué pour un an à des coopérants, où de vénérables meubles Empire encombraient le peu d'espace et penchaient sur un carrelage ancien repeint de gris. Toujours dans ses livres, prête à des études infinies, Chantal côtoyait sans migraine l'homme-toupie que j'étais alors, plutôt conciliante et même ravie des distractions de notre carrousel de têtes de lune.

Ne pas tenir en place est un symptôme de grand péril. Le colibri dans sa cage s'agite follement à l'approche du séisme. Je cherchais le Graal dans le brouillon des jours, usant d'expédients et d'exaltations chimériques, de l'épais brouillard comme des feux byzantins de la drogue que seul éteint le sable ou la vieille urine, m'étourdissant aux flambées de roses sèches des nuits blanches. Ce jour du 17 septembre 1970 a chu en bruine sur l'asphalte aveugle de la mémoire avec presque tous les jours de ma vie.

L'idée serait de noter en diariste l'impression dominante, celle qui fait vivre, mémorable une fois consignée, mais qui autrement s'efface dans les palimpsestes de l'impression vague par cette paresse psychique inhérente qu'on prend pour de l'oubli.

On ne se souvient que d'événements un peu louches, voire d'incidents anodins au magnétisme caché, et ces derniers s'inscrivent a posteriori dans le calendrier : c'était le jour où la fenêtre explosa entre le ciel vide et l'enfer de la ville. N'importe quelle belle journée d'été vous réserve l'éblouissement et la mort quand l'innocence forcenée de la vie conduit vos pas vers la nuit haute de l'éveil. J'avais pourtant à proximité, cœur contre cœur, la plus adorable personne, une jeune fille définitive, drôle, inventive, résolument joyeuse malgré les drames dérobés du jeune âge. Un peu effarouchée dans son bonheur, Chantal me retrouvait, disparaissait, m'accompagnait çà et là selon son degré d'alarme, au fil des rues flottantes ou parmi les peuplades disparates de l'après-mai. Paris digérait alors les désastres idéologiques et bellicistes du demi-siècle, guerre d'Algérie incluse avec son million de victimes, dans une somnolence que le mouvement étudiant ivre d'utopies aura bousculée du côté du rêve éveillé. Mais cette paupière soulevée dans le Quartier latin – à l'origine d'une émancipation des mœurs et de l'usage des médias et des modèles sociaux fort utile à la mutation

économique post-libérale préfigurant le meilleur et le pire de la mondialisation – ne provoqua nul bain de sang à grande échelle. Depuis l'attentat de la rue Saint-Nicaise auquel Bonaparte et l'Empire réchappèrent, le terrorisme hexagonal, de la droite ou de la gauche extrême, a surtout visé des symboles (l'État s'arrogeant par la bande les plus inflexibles répressions). Les Années de plomb brodèrent à l'arme automatique un certain romantisme rouge ou noir. Aujourd'hui les assassins n'ont pour modèle qu'un surmoi abrahamique, couteau dressé qu'aucun ange ne retient. Le phénomène sectaire à alibi doctrinal qui aliène les exclus et les laissés-pour-compte au gré des arbitraires, des discrédits ou des faux privilèges prend en France comme ailleurs les couleurs funestes du nihilisme : le pire est à la source du pire. Une mythomanie galopante formatée par l'industrie de l'image à l'échelle planétaire aliène toutes nos représentations et enrégimente les esprits faibles. On pourrait faire de n'importe quel fils prodigue ou dépossédé un kamikase. Piégé dans un carcan de tropismes, l'halluciné ordinaire est devenu le jouet de ses centres sensoriels. L'esprit kamikaze aujourd'hui court les rues avec une manière de quiétude virale. « Y a-t-il un profil type des terroristes français ? » s'interroge un journaliste. Pourquoi pas un génotype ?

Dans les rues de Paris, à la fin des années soixante, l'air encore poivré d'une odeur de gaz lacrymogène donnait plus à rire qu'à pleurer. En voisins de garnis des surréalistes, contestataires lunatiques et impécunieux, nous étions enfiévrés d'amour fou et de gnose profane. Chantal se promenait parmi nous dans ses robes des quatre saisons qu'une petite fille en elle ne cessait de faire tourner. L'été, de retour des solariums naturels, les foules se déplacent comme sur une piste de danse, simulant yeux mi-clos la chorégraphie du bonheur. Mais seule Chantal dansait vraiment au milieu des grappes humaines. Sa distraction, symptôme d'une activité galvanique intense, participait d'une méchante fatalité programmée pour un quart de siècle plus tard. Chacun transporte, *intus et in cute*, sa bombe à retardement. Elle se déplaçait partout d'un pas somnambule, avec un doux balancement de rameau fleuri, rêvant sans doute aux mille histoires de la chambre d'enfant : d'une liberté d'esprit entière, elle escamotait d'anciennes terreurs au secret du corps. À vingt ans, l'air de cueillir par brassées les roses de l'instant, les prunelles incroyablement mobiles, Chantal ressassait les abysses de sa mémoire, méditant sans y penser un roman invasif, presque importun, d'espèce généalogique qui, au lieu de la délivrer, l'aliénera peu à peu jusqu'à son accident cérébral, longtemps après notre séparation.

« La mort comparable à un manuscrit refusé », avançait en connaissance de cause

Malcom Lowry. Écrire sauve du rabâchage et ouvre à la découverte, au désir, à l'invention de soi. Mais se vouloir écrivain peut devenir une malédiction quand vient l'ambition tout à la fois fantasque et légitime d'être édité et que la profession vous tourne le dos par molle discrimination ou distraction butée.

Rue Pastourelle, longtemps, Chantal se satisfaisait assez de ses lectures ; sa bibliothèque était un *volumen* infini tant elle enroulait les pages de ses mains et du regard sans trop prendre garde aux faux titres et au mot « fin ». Combien de fois m'aura-t-elle lu cet incipit : « Au début des années cinquante, sur les côtes du Cotentin, vivaient à la lisière d'un bois, dans une maison sombre et délabrée, une femme et son enfant. » C'est tiré de *Mai en automne*. Rêvé, raconté, ébauché et détruit maintes fois, Chantal a rédigé d'un seul tenant ce premier et unique roman, alors qu'elle vivait plus ou moins seule rue des Francs-Bourgeois puis à Vincennes, dans un appartement proche du château des « trois jours ». Une rupture d'anévrisme la foudroya en septembre 1997. Les chirurgiens de l'hôpital militaire Percy ne lui donnèrent aucune chance. Elle survécut douze années, dont plusieurs dans le coma ; une parole erratique lui revint peu à peu, à peine audible, traversée d'éclairs de conscience plus tragiques qu'une agonie recommencée. Jamais plus elle ne pourra bouger de son lit, ni même de son corps, statue au front troué et aux yeux troubles. Elle avait été la plus flamboyante des flâneuses, heureuse de marcher dans la ville et de vivre chaque jour de ce monde. Elle s'amusait d'un rien, riait de tout, avec cette indulgence souveraine de l'intelligence au plus ailé du détachement, quand une méchante prémonition travaille vos songes et vous engage à tout aimer de cette vie, à n'omettre ni les creux d'ombre ni les serments du monde. Nous avions vingt ans à notre première rencontre. Entre la rue Pastourelle et la rue Monge, la vie nous tint ensemble douze années inquiètes et exaltées au milieu des poètes et des peintres. Séparés par ces embarras fortuits qu'on prend pour le destin, nous ne cesserons de nous revoir entre deux absences, d'évoquer le grand temps des passions.

En proie à l'incendie de sa mémoire, Chantal riait et pleurait, calcinée d'une nostalgie inguérissable et cependant rayonnante, les yeux éclaircis par trop d'averses. Elle aura vécu ses plus heureuses années dans la Normandie de sa jeunesse, du côté de Caen et de Coutances, à Coutainville et dans le bourg d'Agon. Je me souviens que nous longions souvent le cimetière où elle est aujourd'hui inhumée pour nous rendre, pleins d'allant, sur la côte immensément ouverte au ciel et à la mer. Éblouis et battus des vents, nous marchions des heures sur un long feston d'algues et de sable jusqu'à sa pointe qui s'enfonçait dans les disparitions de la lumière comme la langue projetée d'un iguane géant. Elle

m'entretenait alors du dernier livre vécu plus que lu, de ses complicités amoureuses avec tel auteur ou tel personnage, de son rêve d'écrire un jour.

C'est de ce paysage changeant du rivage cotentinois qu'est né *Mai en automne*, de cette Basse-Normandie où vécurent pour elle, exemplairement, trois ou quatre familles de la bourgeoisie locale et de la paysannerie, et dont on voit surgir et s'éteindre autant de générations, à travers les mœurs avouées et désavouées, les alliances, les drames intimes ou collectifs, l'espèce de karma des névroses familiales qui se transmettent dans le retard explosif des filiations. Le manuscrit laissé à ma discrétion, je l'ai relu un an après la deuxième mort de Chantal : en correcteur d'imprimerie. Nous étions assez proches pour que ce travail de mise au point qu'elle n'aura pas eu le loisir de mener à terme soit entre nous une dernière complicité. *Mai en automne* est le legs sensible d'une femme qui aurait aimé vivre des siècles encore avec chacun de nous, en amoureuse de l'instant qui passe, si tendue vers le bonheur qu'on ne s'étonnait guère de sa grande détresse, soudain, quand elle semblait entrevoir sa fin dans un frémissement las de feuilles ou d'ailes.



À vingt ans, on regarde les vieillards comme des rescapés de la Genèse. Rien n'était accompli alors, on ne pouvait imaginer les tragiques reculades de l'avenir à face de Gorgone. Il était clair qu'on devait changer le monde. Le tout-politique était pour nous la forme radicale d'un poème inouï en cours inéluctable d'élaboration. Et la révolution tant convoitée, l'acte social absolu, se confondait ingénument avec l'assomption des fins. Mais l'avenir allait plutôt ressembler aux soutes surchauffées d'un abattoir de chevaux. Le rappel à l'ordre des contingences est bien le pire moyen d'escamoter la vie.

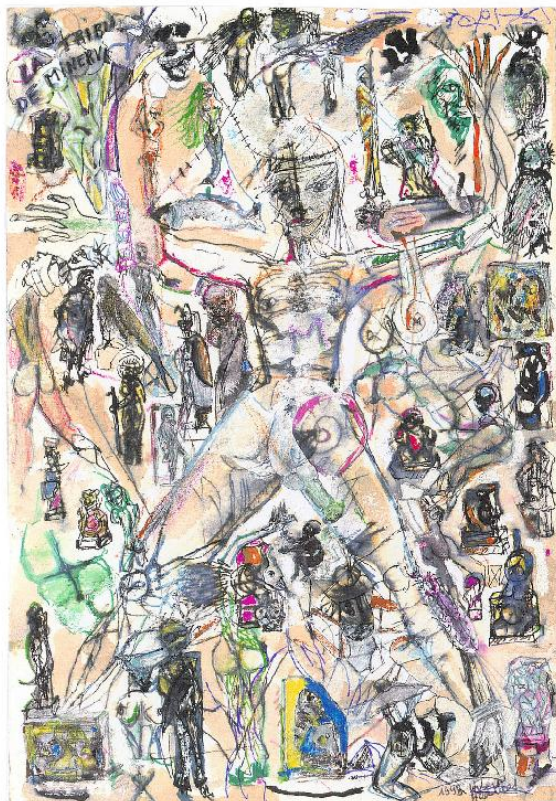
En 1969, peu après notre rencontre, Chantal et moi étions amants pour toujours, pour toutes les existences imaginables. Nous étions pauvres, c'est-à-dire en ménage. Les petits métiers contraignent les rêveurs d'absolu à une forme vénielle de clandestinité. On fait mine d'être captif du monde du travail, cependant résolu à congédier chef de bureau ou contremaître au moindre abus d'autorité. Par orgueil puéril, après ces éclats, j'ai claqué tour à tour la porte d'une banque et d'une écorcherie sans même réclamer ma dernière paie de grouillot. En ergoteur du libéralisme colonial conflictuel en marche vers l'espèce de catalepsie totalitaire de l'Esprit, laquelle serait à l'image d'une fin de l'Histoire, Hegel prétendait que l'homme accéderait à une liberté plénière au terme du processus dialectique, non contre, mais *par l'esclavage*. Faut-il acquérir, docilement et à ses dépens, le savoir et les méthodes du maître pour en finir avec des millénaires d'exploitation ? J'ai retranscrit non sans vérisme mon expérience d'OS aux usines à tuer de Vaugirard, aujourd'hui disparues, dans une nouvelle dédiée à Georges Bataille, alors mon seul vrai chef de chantier, et justement intitulée *Une corde de pendu nouée avec les dents d'un cheval mort* :

Au-delà des écuries, l'abattoir proprement dit était flanqué des chambres froides et

des magasins pour la vente à la cheville. Au fond d'une cour attenante où se dressait une immense cage de fer qui s'emplissait des ossements, un bâtiment à hautes cheminées renfermait le service de traitement des viscères que les équarrisseurs abandonnaient à des sortes de soutiers bottés jusqu'aux cuisses et luisants de sueur. On m'avait consigné dans cet enfer. Nous enfournions des paquets de tripes encore palpitantes dans des cuves aux allures de foyers de locomotive à vapeur avec leurs chaudières grondantes. Puis les estomacs et les intestins jetés sur des tables de marbre étaient dépouillés tout fumants des fermentations et autres matières tandis que nous pataugions dans une boue gélatineuse de graisse et de sang. Chargé de réceptionner le chariot à entrailles, j'assistais certains jours au massacre des chevaux.

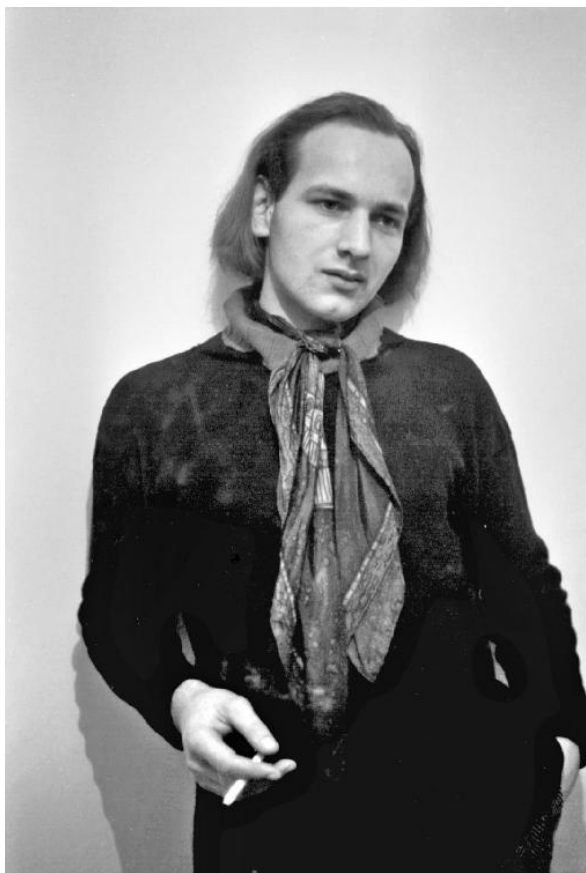
J'ai été à l'occasion l'un de ces manœuvres calamiteux rétribués à la semaine, tous Africains subsahariens sans espoir d'issue autour de moi, l'exilé tunisien de la première génération. Jeune prolétaire circonstanciel qui lisait André Breton ou Mallarmé à l'heure des pauses, comment n'aurais-je pas eu honte de mes espérances ? Sans ressources, j'avais au moins celle d'échapper à mes tourmenteurs, quitte à aller quérir d'autres enfers. Le monde du travail a peu de chose à voir avec « l'amour quarante-neuf fois magnifié » dont parle Ted Hughes.

Rue Pastourelle, ivre de l'instant, j'ai cru toucher impunément à cette liberté insensée de ceux qui narguent la mort. Ce qui n'interdisait pas le sens du partage. Pas question pour moi de languir au crochet d'aimables forçats. Il se trouve que j'ai réchappé par miracle aux sortilèges. La faux plus d'une fois a sifflé à mon oreille comme une aile de colombe et la vie par revanche n'aura cessé de me demander des comptes.



Avec Chantal, nous traversons les jardins dérobés de Paris dans l'incantation de l'aube, lèvres contre lèvres, jusqu'aux lisières des nuits et des forêts. Du côté de Vincennes, à Saint-Germain-des-Prés, sur les chemins qu'elle rappelait à elle avec une magie sûre, nous visitons des amis d'enfance connus la veille, des diamantaires de l'instant, une poudre d'étoile aux doigts, de mirifiques asilaires réchappés des trépans. D'autres pourtant si familiers tournaient vers nous des visages étrangers ou hostiles. C'est que le cœur humain, jamais arrêté à son rythme, en mutation continue, change hélas plus vite que la forme des nuages. Élie Delamare-Deboutteville avait perdu les clefs de sa maison mentale. On raconte qu'il s'est jeté à la mer à la suite d'une rupture. Sonoureuse s'était-elle suicidée ? Peut-être avait-elle seulement changé d'adresse. Princier, d'allure byronienne, le jeune poète plongeait d'un voilier au large de Porquerolles avec l'intention d'aller d'une seule nage au point ultime de sa douleur. Des plaisanciers durent le recueillirent au bord de l'asphyxie, juste avant la noyade, les yeux blanchis de sel, hagard, définitivement autre. Comme le pêcheur d'Anthédou métamorphosé en un grand poisson de mer, Élie changea en quelques semaines de couleur et d'aspect. La déraison est une position de repli face à l'atroce densité de

l'être. Un poète qui perd le sens dit adieu à ses amours, à l'avenir, aux rêves de gloire, néanmoins plus que jamais témoin de chaque détail au monde. Mais Élie vivra puissamment des années fertiles et *s'abandonnera de bon gré à Clotho*, le cœur en cendres. Je l'ai accompagné jusqu'à son dernier poème, dans une clinique pour incurables de Brunoy, en banlieue parisienne. À quoi correspond l'apaisement après les funérailles de l'ami cher ? Comme s'il était sauf dans sa mort. Un portrait d'une indolence baudelairienne reçu de retour du cimetière, où Élie se tient adossé à un mur, une cigarette aux doigts, élu par les dieux ou épié par un diable, inscrit subtilement en moi l'espèce de félicité du Corps glorieux, image juvénile qui triomphera de toutes celles d'affliction et de ruine dispensées jusqu'au dernier combat. Évanoui dans sa statue de chair, Élie Delamare-Deboutteville fut et demeure un inconnu, un artiste actuel, d'une prodigieuse fécondité. Les rares qui eurent la chance de le croiser sans détourner distraitement la tête n'ignorent pas la raison de cette méconnaissance : Élie était *la poésie incarnée* – quand parole, corps et âme s'embrasent en une seule flamme pareille au temps perdu. Toute sa vie terrestre – depuis ses premiers pas dans les ultimes turbulences du surréalisme jusqu'en ces jours malaisés de l'automne 2013 – n'aura été qu'un immense poème d'une merveilleuse, burlesque, inquiétante singularité.



Rue Pastourelle, ce fameux *jour de la vérité*, c'est bien lui qui m'a sauvé la vie. Personne d'autre n'aurait su. Et qui aurait osé s'aventurer dans la proximité d'un homme en sang cherchant l'issue d'une cage invisible ? Par une de ces coïncidences qu'un demiurge prodigue au petit bonheur – ou par quelle intuition d'aigle planant ! –, Élie poussa ma porte sans y avoir été invité ce soir-là, l'allure d'un héros revenu du chaos primitif. J'étais dévêtu, les bras blessés, en poue des débris d'une tempête, guitare, tableaux, miroirs, et prêt à emprunter, comme on se jette au feu, la rampe d'air de la fenêtre.

Un esprit divisé déambule dans plusieurs mondes à la fois. Avec un sang-froid d'ange ou de samouraï, alors que le voisinage terrifié m'avait abandonné, que Chantal elle aussi s'était enfuie, Élie vint à moi d'une enjambée grandiose pour me dire des mots simples. Contemplant tout en bas les cercles resserrés de ma chute, j'étais juché, entièrement nu, sur le rebord de la fenêtre, venteuse oreille inclinée vers la rumeur des rues.

C'était un 17 septembre, il y a moins d'un demi-siècle, par une de ces fins de journée moites et comme embrasées d'on ne sait quelles aspirations. « Sur la terre,

il y a bien plus d'énigmes dans l'ombre d'un homme qui marche au soleil que dans toutes les religions passées, présentes ou futures. » Cette ombre selon Giorgio de Chirico, Élie la tirait derrière lui tel un chaland, en haleur de lui-même. Il était à la fois la barque et l'embarqué entre deux rives qu'un fleuve d'oubli sépare.

Cet accident dont je sortis à peu près indemne scella un pacte : jamais nous n'en conversâmes au fil des années, mais il y avait au coin de la paupière un secret. Une connivence, presque une collusion, nous liait par-delà toute conscience, comme si l'arrière-petit-fils de l'illustre Édouard, inventeur du moteur à explosion à quatre temps, avait été envoyé à moi pour empêcher le sacrifice (un béliet occis aurait-il été retrouvé sur la chaussée, rue Pastourelle ?). L'implosif Élie Delamare-Deboutteville vint dès lors me visiter très souvent, à n'importe quelle heure de la nuit, pour s'assurer que j'étais en vie. Il me lisait ses plus récents poèmes où s'élaborait une ingénierie fantasque et invocatoire en hommage transversal au savantissime aïeul, pionnier de l'industrie automobile. Je l'écoutais des heures, jusqu'à l'aube parfois. De ces milliers de vers cryptés servis d'une voix monocorde se détachaient, çà et là, des bijoux qu'une mémoire de sable engloutissait avant toute emprise. En fils d'immigrés impécunieux, il m'amusait de voir cet enfant du terroir normand rendu fou, jeune aristocrate habitué des gentilhommières, m'interpeller comme quelque feudataire, parfaitement indifférent à tout savoir-vivre, mais charmant, audacieux, imprévisible...

Le génie poétique qui fait feu de tout de bois consume des bibliothèques entières, fussent-elles feuilletées par ces grands vents étourdis des greniers de l'enfance ou compulsées d'un œil distrait chez les uns ou les autres, en librairie, dans le sarcophage riveté d'un bouquiniste des quais de la Seine. Coleridge, Hawthorne ou Hugo lisaient plume en main les figures du grand bûcher d'autodafé des siècles qu'alimentent ces faits divers spirituels dont naissent les œuvres. Maints encyclopédistes ne sont au regard que des grappilleurs incultes inspirés par une furia analogique.

Je n'avais pas accès, gamin, aux bibliothèques vastes comme des cèdres du Liban dans la pénombre des amples demeures chargées de mémoire. D'ailleurs, il n'y avait pas la moindre brochure au logis. L'enfant pauvre apprend à lire à la vitrine du libraire, dans la rue proche, entre la boulangerie et le cordonnier ; les mots dansent et se renouvellent à la moindre distraction. Il n'a ouvert encore aucun livre, aucun de ceux-là, et n'a guère osé pousser la porte sage, même pour acheter un buvard – ou demander plus tard au libraire de publier ses premiers poèmes manuscrits. Dans l'ignorance des ordinogrammes de l'édition, pourquoi s'étonner des propos d'un Diderot : « L'accord entre le libraire et l'auteur contemporain se faisait alors comme aujourd'hui : l'auteur appelait le libraire et lui proposait son ouvrage ; ils convenaient ensemble du prix, de la forme et des autres conditions. »

En ce temps-là, je pouvais croire en toute candeur, prenant Bernard Shaw au sabot de la lettre, que, pour produire un livre, « seuls l'auteur et le libraire sont nécessaires ». J'ignorai bien sûr l'existence des « parasites intermédiaires », tout comme la réalité complexe des gaveurs d'âmes de l'industrie livresque. Ourson mal léché, j'imaginai que le livre naissait des rayons du libraire, comme le miel des rayons de la ruche. La vitrine des années cinquante ressemblait à celles du mercier ou du marchand de couleurs : juste à hauteur d'yeux dans son

encadrement de bois peint, les livres alignés en pierres tombales pour petits animaux ou relevés sur les présentoirs donnaient leurs titres et bandeaux à lire. On y voyait peu d'images, sauf pour les atlas et les histoires de l'art, les monographies. *Le Diable et le Bon Dieu*, *Les Mandarins*, *Le Rivage des Syrtes*, *Le Marin de Gibraltar*, *Bonjour tristesse*, *Les Eaux mêlées*, *Le Miroir intérieur*, *La Machine à lire les pensées*, *Amère victoire*, *Le Dieu nu*, *La Pierre angulaire*, *La Neige en deuil*, *Les Bêtes*, *Les Couleurs du jour*, *Les Visages de l'ombre*, *La Mort du petit cheval*, *Le pays où l'on n'arrive jamais...* À dix ans, ignorant les noms d'auteurs, j'étais un grand lecteur de titres de la littérature contemporaine. Contempler la vitrine d'une librairie, c'était pour moi lire une sorte de *roman paysager* : le Diable et le Bon Dieu en effet s'affrontaient, ligués par un pacte de mandarins, aux visages de l'ombre. Face au rivage des Syrtes, un marin venu de Gibraltar rêvait du pays où jamais l'on n'arrive... Cette vitrine était en vérité une machine à lire mes pensées, un miroir intérieur, la pierre angulaire où se reflétaient les couleurs du jour. Bien sûr, le mystère de cette longue fenêtre close, au-delà des présentoirs, tenait surtout des murs profonds de papier et de cuir entre lesquels un savant homme se promenait comme un jardinier au milieu de plantes rares, solandra, rafflesia, liane de jade, arum titan ! Le libraire-liseur existait, j'en puis jurer, il cueillait ses livres sans les arracher et s'y penchait l'air enivré. Dix ans plus tard, l'œil de cyclope de Marcel Béalu scrutant les voleurs à l'étalage à travers une petite cavité ménagée dans la muraille de livres de la vitrine étroite du Pont Traversé, sa librairie de la rue Saint-Séverin, en biais de l'église, m'effrayait un peu à chacun de mes pas ralents, et je songeais à l'araignée d'eau tapie dans son anfractuosité comme une flamme sans ombre d'où part le regard. Béalu synthétisait à lui seul l'auteur, le libraire et la créature flottante des rêves. Chez lui, j'ai découvert Oscar Venceslas de Lubicz Milosz dans la jalouse édition André Silvaire :

*Et grâce au maigre vent à la voix d'enfant
Le sommeil est doux aux morts de Lofoten*

Aujourd'hui plus que jamais, j'aime à franchir le seuil de l'aquarium et, poisson-lune, flotter entre les algues et les coraux vivants de l'esprit. Il faut pour mon bonheur que les réfractions de la surface répondent aux fresques secrètes des abysses. « Un fonds de librairie, disait le même Diderot, est donc la possession d'un nombre plus ou moins considérable de livres propres à différents états de la société, et assorti de manière que la vente sûre mais lente des uns, compensée avec avantage par la vente aussi sûre mais plus rapide des autres, favorise

l'accroissement de la première possession. » Nombreux sont les libraires indépendants qui s'y tiennent aujourd'hui encore, à ce fonds de rêve, malgré la guerre économique faite aux vrais livres et à la poésie. Partout en France, dans les villes petites ou grandes, mon plaisir est de découvrir au détour d'une rue tranquille la vitrine aux titres de mon enfance. On ne saurait imaginer avec quelle peureuse exaltation j'abordais alors ce monde exclusif, tout livre ayant pour moi un caractère sacré, inaccessible comme les tables de la charte dans l'Arche du témoignage, car on m'avait convaincu des années durant, à l'école élémentaire ou au collège, de mon indignité de mètre et de cancre. Les beautés et desseins du savoir ne pouvaient que m'échapper. J'ai raconté mes opprobres d'écolier récemment (dans *Le Camp du bandit mauresque*). Il existe une vieille théorie de l'impuissance apprise, ou de la résignation acquise, dont j'aurais pu être un joli cas d'espèce si la rage d'exister n'avait brutalement inversé les signes et changé ces stigmates en désir. On ne mesure pas les pouvoirs de l'espérance. Pédagogues en tête et parents à la rescousse, le monde adulte s'emploie allègrement au massacre des innocents ; il s'agirait pour survivre de refonder *l'instruction publique* avec un peu d'ingénieuse empathie, d'ouvrir par exemple aux plus jeunes les espaces sidéraux du poème. À treize ans, découvrant Baudelaire, j'étais sauvé.

Adolescent, j'ai cru l'écrivain d'étoffe divine, l'égal du grand démiurge, en moins réservé sans doute ; aussi, le fait d'écrire tenait en ce qui me concerne de l'imposture. J'avais un peu honte de commettre des vers, sortes de pollutions diurnes qui, sauf de rarissimes exceptions comme Rimbaud ou en moindre part la séraphique Sabine Sicaud, ne signifient pas grand-chose dans l'ordre littéraire à cet âge. Entre collège et lycée, l'écriture est une expérience égotiste de l'extrême désœuvrement, symptôme d'un certain décollement de la réalité doublé d'une exaltation morbide de *l'état second*. Malgré des poussées compulsives, je n'y croyais pas trop, le ridicule me collait des fourmis dans les jambes : comment oser singer la posture de l'élu ? Il n'y avait décidément pas d'autre Graal pour moi que le livre. Celui qui parvenait non seulement à l'écrire – chose assez vaine en soi sans *imprimatur* – mais à le voir éditer, à accaparer le public doucement fétichiste des lecteurs, appartenait sans conteste à une espèce substantiellement autre, d'une qualité sans *commune mesure*, pour le moins transcendante. Le livre l'installait à mes yeux dans un ordre de valeurs qui éloignait la rugosité morne du temps et ses entrains vulgaires, l'ennui de coïncider au poil près avec ses contemporains, tout l'aspect phatique de la vie : l'auteur y raffait la légitimité existentielle du héros, son aura. Et je méprisais gaiement les nantis en tout genre, les gloires et les réputations du domaine général. Même obscur, sans postérité annoncée, l'homme

de lettres tenait seul en ce monde la posture capitale. J'ignorais encore la valeur initiatrice du dégrisement.



À dix-neuf ans, une revue calamiteuse, arrogante et sans orthographe, publiée à mes frais, c'est-à-dire pour ma ruine, sera l'occasion d'une chandelle tenue au vestibule du saint des saints : notre imprimeur, escroc à la petite semaine – qui me mit au pain sec –, connaissait en effet un *grand écrivain*. Gouailleur, la narine palpitante, il était prêt à s'entremettre avec bonne grâce, pour moi et mes complices de plume, compte tenu de la facture plombée appuyée sur ma tempe. Le nom du ci-devant ne nous évoquait rien, mais ce présumé grand auteur, rondet quadra à lest universitaire, avait bien commis deux ou trois plaquettes chez un éditeur authentique. Rendez-vous fut pris dans l'émoi d'approcher un bienheureux et d'effleurer enfin du bout des doigts un peu de cette poudre pelliculaire tombée de l'étoffe du sacré. L'homme nous accueillit en tout cas avec une très bonasse sphéricité jésuitique. Dans son atelier germanopratin qui fleurait bon la cire d'abeille, sur fond de concerto brandebourgeois, il émit d'une voix précieuse quelques stéréotypes sur l'art et la poésie, lança deux ou trois questions essoufflées sur nos états de service, lut avec une distraction non feinte quelques

lignes dans la liasse frémissante de nos tapuscrits aux « o » perforés par une rude machine à écrire, puis nous proposa en faveur insigne, après un thé servi avec la plus élégante des discrétions par une épouse hors d'époque, un texte pour notre revue ; pas de lui, certes non, mais d'une jeune femme de talent qu'il introduirait volontiers de quelques mots d'éloge. Nous étions bien contents : l'auteur et sa découverte allaient classer d'emblée notre publication au sommet de la chose écrite. C'est un usage presque instinctif, dans le biotope des gribouris, que de rabattre la jeune postulante un peu gironde en la faisant publier sans trop se mouiller au solde de jeunes puceaux des lettres qui tentent le diable pour dix lecteurs complaisants et quelques sommations d'huissier. Plus tard, nous aurions tout loisir de constater l'heureuse continuité entre le vrai talent et l'extrême simplicité. Le bonhomme en attendant nous avait bluffés à l'aveuglette et prenait pour jamais, à son insu, figure de référent granvillesque.

Six mois plus tard, tôt vieillis au feu des rotatives, nous tenions notre désenchantement. La posture du grand écrivain y perdit certes de son prestige. *But what is it all about ?* « Un homme sensible aux plaisirs délicats donnés par les étoffes peut être l'auditeur de telles confessions », écrit quelque part Clérambault.

À cette époque, et depuis le milieu des années soixante, mon frère aîné avait pris d'autres chemins, en Eretz Israël, dans les kibboutz progressistes, à Jérusalem, avec les refuzniks de tout pelage. Il s'était remis plus que jamais à peindre et enseignait à l'École des beaux-arts. C'est de lui, même à distance, que je tenais ce désir violent de briser les glacis consensuels que nous imposent tous les répétiteurs et laquais du savoir. Pacifiste, en rébellion contre les diktats institutionnels, luttant pour les droits des Palestiniens, Michaël échoua pourtant dans son combat contre l'hydre de l'oppression. Blessé, vaincu, il travaillait déjà à son grand œuvre, à cette mort reçue, non loin d'où la famille avait débarqué de Tunis, boulevard de Ménilmontant. Un sabotage au fusil de chasse dans le vestibule d'un studio en HLM, sa cervelle projetée contre les murs. C'était chez René, le 3 août 1979. Mon cadet découvrit sur sa porte un mot griffonné lui enjoignant de ne pas ouvrir et d'appeler les pompiers. Bien sûr il n'en fit rien et se précipita, marchant sur de la matière cérébrale. Avec la fin tragique de Michaël, le grand frère aventureux qui avait combattu de front la Gorgone et le Titan, quelque chose d'un possible bonheur était anéanti. On ne mesure pas ce qu'entraîne le mal qu'on s'inflige. La loi du karma remplit cimetières, asiles et hôpitaux. Nous sommes tous des assassins par délégation ou distraite ambassade, bardés certes de circonstances atténuantes. Chacun voudrait s'incarner sur un champ de bataille. On se suicide toujours avec une ceinture explosive bourrée de

clous au milieu de ses parents et amis... Michaël aurait pu être un grand artiste, il l'était, *la face dans les signes*, les yeux brûlés par cette même passion de la vérité, celle qui rend fou à force d'appel au vide ou de délire mantique. Avec lui, à peine nés, nous cherchions à comprendre. Peindre et écrire relevaient d'un désir dangereusement solitaire de transgression. « Nous avons l'art, afin de ne pas mourir de la vérité », prétendait Nietzsche à rebours. L'entendez-vous, cette monocorde désespérance de l'enfant blessé qui voudrait s'infiltrer dans nos oreilles comme la plainte d'agonie d'un dieu ?

Le suicide d'un proche est à jamais inassimilable. Les basses œuvres du deuil, comme l'équarrissage des charognes et l'abattage des chiens errants, subtilisent peu à peu le scandale intime de la mort. Une lente anesthésie de l'attention qui prépare la mise à distance, l'assimilation hébétée de l'absence. Non, le suicide n'ajoute rien au néant et le sang recouvre le sang au vif des destinées.



Il y a d'abord le jeu ouvert à perte de sens, l'enfance de l'art : les couleurs et les mots ne s'inscrivent pas encore dans une mémoire esthétique, ils se mêlent au désir du jeu obscurément. Nous étions deux enfants dans la nuit. Michel ou Michaël en éclaireur donnait l'exemple du geste, et les empreintes nous rassemblaient.

L'art surgit plus tard d'un gouffre intime où des gamins croyaient se récréer dans l'effroi des signes. Toute enfance est prophétique. On traverse la fatalité du monde adulte comme le feu follet des charniers, sans préjuger du souffle d'embaumement qui monte. Filet de belluaire rêveusement projeté, l'avenir attend la fourche entre ses mailles. La liberté sera la revanche des minces tragédiens qui ne veulent plus tricher. À quinze ans, en plein marasme post-baudelairien, je griffonnais sans transition visages et poèmes, averti par mon frère de l'urgence du mystère. Lui peignait ou dessinait sur un plan pour moi encore impénétrable, celui – combien occulte au littéraire obnubilé – de la composition, ce complot de figures rendu abstrait par de secrets raccourcis, dans la violence expressive de l'inachèvement. Vagabond myope errant entre Londres et Jérusalem, l'âme scarifiée aux rasoirs de l'angoisse, Michaël resurgit dix ans plus tard, avec, pour seul bagage, des cartons bourrés de peintures sur papier. Devant cet étalage sans apprêt abîmé de cornes et de pliures, je découvrais – sans en saisir un enjeu peut-être fatal – les vestiges de l'œuvre rêvée, celle qu'il n'aura pas le temps d'accomplir. Je dessinais bien sûr de mon côté, mais bouleversé par l'équipée funeste de mon frère, c'était dans les marges d'écritures griffonnées, désireux de lui laisser une place entière du côté des emblèmes par absurde souci de partage gémellaire.

Sa disparition, en août 1979, me coupa les mains longtemps. La prostration où je tombais éloigna de moi Chantal et bien des amis peu préparés à mon allégeance orphique à toutes les associations de signes où je croyais déchiffrer comme un

cillement d'immortalité. La superstition du deuil est prodigue en coïncidences. Peu avant qu'il meure, alarmé par sa détresse, j'avais publié à son attention quelques pages maladroites sur l'attraction énigmatique des signes et des couleurs, dans une revue d'avant-garde :

La folie, lieu où tous les langages se brouillent, est une voix de Babel. Serpents de lumière que déplace le couchant, trouble matin d'hiver où poudroient les étoiles, sang qui perle comme un joyau au cou d'une femme aimée... L'alphabet inconscient mêle ses objets. Le signe se dilue dans l'étant et la mémoire s'empâte dans la carence des signes. Au-delà de toute figuration, dans le désert géométrique ou l'avalanche colorée, l'être transparait alors au secret du non-dit. Là, ce ne sont plus des images et des formes mais les fragments kaléidoscopiques d'un chaos provisoire dont la structure de diamant, longuement occultée, attend la Grande Reconstitution.



Après la mort du grand frère, longtemps après, je me suis remis au dessin et à l'huile, pour renouer avec le dialogue des origines, pour mesurer mon isolement aussi : aucun accomplissement ne résiste à la perte – ni ne la contredit. L'art est un geste de miraculé dont reste parfois la trace au bord du silence. Les changeantes mains de Shiva jouent avec nos cendres ; sa danse d'abîme enveloppe mots et images, dieux et mondes dans le délié d'un éclair. Mais quelle mémoire inconnue nous guette ?

*Grande joie maintenant
Patience et délire*

On ne crée rien vraiment : une vie de poète ne vaut que par ce rien qu'elle transfigure. L'art sauve à tout instant la réalité de la répétition aveugle. Gardiens désarmés de la nuance, *scaphandriers de la rosée*, nous tentons par tous les moyens et usages d'approcher un secret unanime qui conjugue, au présent, désir et liberté. La séduction – ou plutôt cet effet impersonnel de séduction qu'on nomme, parfois, beauté – s'offre en prime, quand l'énergie passe. Aucun lecteur n'encourage la folie scripturaire, mais celle-ci porte à des épanchements d'un autre ordre, qui n'attendent plus rien des fausses élégances : peindre corps et âme serait un sabordement salutaire, le prélude lumineux au sommeil. J'imagine bien aujourd'hui cesser d'écrire pour laisser entière la vitalité picturale, comme on s'abandonne à l'hémorragie. Mais l'essentiel est *en avant*, dans le tremblement miraculeux des lendemains, cette vacante utopie qui exige un effort constant de remembrance.

Retards et tergiversations ! On recule pour mieux sauter, comme Empédocle testant maint écho au-dessus des laves. C'est que je n'ai encore rien dévoilé de cette journée sans pareille. « Je voudrais dire *ma* vérité d'un jour, une heure seulement, quelques minutes », *dixit* Julien Green, homme de lettres inspiré qui eût pu finir en Chardonne sans la Voix de l'Amérique et la protection des mânes nervaliennes. Assurément devais-je m'appliquer à écrire, un œil sur les reins somptueux d'une dormeuse, ce matin-là comme tant d'autres. Chantal se retrouvait nue à l'aube, le drap chiffonné sous sa joue d'enfant. Je n'avais pas d'ordinateur et les machines portatives, maigres pianos d'acier, faisaient un boucan de volière. J'ai rempli mille carnets dans ma vie. La rivière de l'écriture s'échappait de mon poignet tranché. Écrire est suivre le cours et ses méandres, chercher sa pente avec hauteur. Écrire, c'est clairement investir un espace intérieur et lui donner une autonomie de mots comme si vous retourniez le gant de la subjectivité. Écrire, comme tentative de raccord avec le souvenir labile de la dernière phrase couchée sur le papier.

Tout écrivain devrait adapter à *la lettre* les principes de Thérèse d'Avila : « Ne jamais se chercher d'excuses, sauf en cas d'évidence. Ne jamais se moquer de rien. » Chacun de nous connaîtra sa vérité à l'instant du dernier souffle, lequel coïncide – *je l'ai su* – avec le cri impérieux de naissance. Et dans cet instant treize ou quatorze milliards d'années, à en croire les équations de Friedmann, valent à peine un clignement d'œil du chat de Bouddha.

Temps sans conscience c'est l'éclair des cent mondes Coma d'un instant

Sans état de conscience en effet – serait-il même subliminal – pour accrocher peu ou prou la durée, l'univers passe et s'efface instantanément, éclair de pur néant dans l'œil de l'origine. Voici la loi d'airain de l'éternel retour ! Au moment de la mort soudain, dans une vive palpitation de foudre blanche, toute la vie vous revient au cœur, jusqu'en ses moindres détails – vibrante comme la mémoire du pendu quand se brisent les vertèbres.

Et dans cet instant où mort et naissance se confondent ou se procréent, l'univers éclôt et se déploie entre diastole et systole, comme battrait un cœur à l'échelle cosmologique, chaque battement comptant pour une éternité. Et si toute chose, si tout phénomène de quelque nature, physique ou mental, demeurerait par sa structure d'onde en coïncidence absolue depuis le commencement, depuis l'atome parménidien d'une densité infinie préalable à cette microseconde d'où naquit l'univers ? On admettrait dès lors poétiquement, et sans autres pourvois, que deux *objets* spatialement éloignés, susceptibles de changer d'état selon le principe de non-localité, puissent s'influencer l'un l'autre de manière instantanée – *plus vite que la lumière*, par-delà même toute célérité.



Rue Pastourelle, aux heures précédant l'expérience décisive de ma vie – la seule qui vaille face aux affectations et simagrées du sommeil –, je me suis souvenu des siècles perdus de mon enfance avec une précision inespérée. Aujourd'hui, assez souvent, je relis Proust pour me reposer de l'urgence : « Mais quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice du souvenir. »

La mort d'un proche nous pousse à ouvrir les cartons et les malles avec la fébrilité d'un pilleur de tombes. Mais c'est pour retrouver des traits vivants. Ceux de Michaël, de Chantal, ou de Miriam Silesu, soudain une très jeune femme au très haut style nous rappelle à l'imminente disparition, à la beauté sans secours de l'instant, à cette violence d'être dans l'inconnu à notre image. Que dire de ce qui nous laisse sans voix ? Aujourd'hui, au fond des tiroirs, des caves aux greniers de l'oubli, je cherche le visage de mon frère René disparu au milieu des tueries en cet automne 2015. Forcément, à trop fouiller les coffres de poussière, on découvre sa propre face au miroir, celle qui nous avait échappé, masque en creux des mille songes. Ainsi croyais-je n'avoir aucune photographie de moi datant d'avant le grand départ, à l'âge de trois ou quatre ans. Aucune image de la Tunisie qui me concernât, aucun souvenir défini donc. La mémoire de l'exil se perd avec les rigoles et les ruisselets des sensations dans la préhistoire des ascendances. Tout est gommé aujourd'hui des premières années, je n'ai décidément plus d'adresses, plus de famille ou d'amis pour m'aider à remonter les marches étroites du temps. Mon père est mort puis ma mère – dans le silence ou plutôt la mutité sélective des proscrits sans retour – et les visages intérieurs ont fondu à leur suite comme une aquarelle sous les pluies acides. Et puis j'ai exhumé cette minuscule photographie

d'une liasse donnée jadis à ma mère par la belle Suzy aux trois perruches, sa sœur cadette, laquelle la tenait de Baya, la grand-mère constantinoise d'adoption (cependant née à Bône, l'antique Hippone devenue l'actuelle Annaba). Sans album de famille, on ne se reconnaît guère dans l'enfant spéculaire quand il surgit isolé : cet *arrêt sur mémoire* accuse l'effacement et la lacune. À quoi raccorder ce fragment privé d'un quelconque enchaînement d'évocations visuelles : un tout jeune enfant (a-t-il deux ou trois ans ?) semble me saluer depuis les sentes poudreuses de La Goulette ou de Sidi Bou Saïd. Mon prénom écrit d'une encre pâlie au dos du cliché avec cette majuscule calligraphiée à l'ancienne saurait-il mentir ?

J'avoue être quelque peu intimidé par ce portrait d'enfant qui pourrait bien avoir été baptisé ultérieurement par une mémoire défaillante. Mais les probabilités sont de mon côté, je veux croire, et le signe qu'il m'adresse, s'il vient d'un autre, me place dans une étrange et grave symétrie dont je ne cesse de vérifier les occurrences pronominales, tant j'aurais été traqué par mes doubles, ou plutôt par mes homonymes avérés, prénom inclus – comme cet écolier d'un même âge venu me rapporter ma carte d'identité perdue ou ce chevalier d'industrie, amateur d'art, qui eut sans doute l'idée saugrenue de faire de moi son homme de paille. La vraisemblance appartient à la seule fiction, tant la *vie réelle* soumise à cette législation dérobée du hasard objectif répugne à toute crédibilité.

Et quel est-il, ce petit spectre d'aucune hantise qui, d'une main insouciante, semble désigner l'illusion de vif-argent d'un air vaguement protecteur ? Impossible d'effeuiller sans douleur les marguerites de sang de la mémoire. L'enfance cénesthésique, celle qui précède et enveloppe le miroir de la conscience de soi – cette *construction imaginaire* –, une mer m'en sépare, une mer du milieu des terres dont scintille la lame dans la grenade tranchée des horizons. Aussi puis-je sans trop me tromper détacher l'avant de l'après, les temps révolus des jours accomplis.

Les déménagements ont l'avantage de varier les espaces : changer de décors est une manière sûre de classer ses souvenirs. Mais l'exil ajoute à cette scénographie du vieillissement un traumatisme, une sorte de rapt de cette cohérence fusionnelle de sensations où l'être baignait ingénument. Soudain la lumière s'étrangle, une ombre grise recouvre le monde ! Mais il y eut pourtant le voyage, l'embarquement à Carthage, la longue traversée du vent couleur d'écume. Le tout jeune enfant ne s'intéresse guère aux lointains fuyants : les distances pour lui sont des phosphènes, de vagues reflets sur les visages proches. Les paysages s'imposent à la fin par leur opiniâtreté, comme d'affables présences, alors que le grand remue-

ménage des embarcadères et des appareillages, des gares et des villes tourbillonnaires, n'accroche pas un atome de remembrance à cet âge ; a fortiori, lors des mille reconstitutions embryonnaires qui, une fois adulte, nous font gratter de l'ongle le tain des mondes disparus.

J'aurais donc tout oublié des jardins du Belvédère où « maman Baya » et sa fille Alice, notre génitrice effarouchée, nous promenaient sous les palmes, mon aîné et moi, le cadet recommencé après la mort par étouffement d'un deuxième fils, en ces temps mal équipés où les mères étaient toutes en belligérance contre les fièvres tueuses, *lah'y chouini* ! J'aurais tout oublié des ruelles crasseuses de l'antique ghetto où se bouscuaient les vieilles aux cent châles et les marchands de boutargue. Demeurons-nous dans les mauvaises rues ou au bonheur de La Goulette ? Chez les miséreux vendeurs à la criée, portefaix et colporteurs, ou parmi les Algériens descendus en souliers de la cité des ponts suspendus ? La casserole d'eau bouillante que je me serais renversé sur la tête un jour, y perdant tous les cheveux, ne me fait même plus mal, *menaich alaouildi* ! Non, ce qui demeure n'a rien à voir avec le folklore désinvolte du petit peuple de la *Hara*. Un carreau de sucre mouillé d'eau de fleur d'oranger ne suffit pas davantage à raviver la source des sensations. Il s'agit d'un autre ordre, d'une autre dimension de la mémoire : à vif du mystère de toute surrection. Seul un poème m'aiderait, accompagné du malouf comme on le pratique depuis Séville, à Constantine ou à Kairouan, avec les neuf rythmes du *tar* et des *naqarat*. Vibration fossile à l'échelle d'une vie, la musique du oud tient le fil jusqu'à moi.

Dans les jardins du Belvédère, des senteurs de cyclamens et d'orangers montent au faîte du souvenir. Cette impression si vive et pourtant décalée, un jour dans la serre tropicale du jardin des Plantes, procède de l'effet de jungle sage avec ses ogives de feuilles massives sous les branchages en arabesques et plus encore du brusque saisissement des touffeurs gorgées de fragrances. La mémoire visuelle du premier âge appartient aux peintres ivres de couleur. *Tache de naissance* du paysage, le faux cratère du Boukornine n'aura cessé de m'apparaître, pur mirage à chaque retour en Campanie, depuis les hauteurs napolitaines où le Vésuve au loin tremble et fume, à l'imitation de la montagne dite « aux deux cornes » sur les terrasses de Sidi Bou Saïd. Il y a aussi la mer, la mer et le sable des plages balisées de pieux autour de Tunis et de sa lagune. C'est d'ailleurs la toute première image de l'album mnésique : l'enfance patageant dans la lumière cendreuse, presque à hauteur de dunes et de vagues.

Éclats de voix ou de chants en dispute avec le bruissement des flots : pour moi la mer parle arabe avec cet accent pierreux du faubourg juif. Les voix mauresques n'en finissent pas de bercer le périple de vivre, puisque le temps est une mer bien plutôt qu'un fleuve, une mer sans rivages qui porte en elle tous les affluents du songe et de la mémoire, tous les torrents héraclitéens de la destinée. Ainsi, j'entends chaque nuit Baya des fontaines recueillir l'aube des âges entre ses mains de corne et d'ivoire. L'arabe, le berbère et l'hébreu mêlent leurs consonances pour dire l'amour perdu d'avant les mots, quand la parole manquait au petit enfant distrait par les moulinets de Babel.

L'amnésie infantile tient dans une image : *la mer mêlée au soleil*. L'apprentissage du poète est ainsi fait d'oublis poignants qu'il faudra bien verbaliser sans les réduire jamais en concepts. Les expériences précoces, pour lui quasiment immanquables, ne sont qu'indices d'une perte sans nom ; aucune vraie solution de continuité pourtant, dans sa perception du monde depuis la prime enfance, mais un fondu enchaîné de palimpsestes presque entièrement effacés entre deux images eidétiques.

En discrétion ou à découvert, tout artiste souffre d'un double exil – dans ce monde et dans l'autre. Les millions de connexions synaptiques qui se créent à chaque minute dans un cerveau de nourrisson évoquent l'explosion continue d'analogies qu'il faut expressément juguler pour atteindre à l'anamnèse : rien n'est perdu du parchemin indéchiffrable, millefeuille de sensations faussées en autant d'impalpables suggestions, d'échos secrets et de présages.

Il y a pourtant un très concret mémorandum ordinairement couvert par l'espèce d'amnistie de la mémoire infantile vouée à l'effacement, une immanence indubitable au plus sourd et au plus aveugle des émotions vécues – odeurs et saveurs, seules épiphanies sauvées telles quelles de l'Éden, à peine altérées par les décantages et centrifugations des ans. « Les dormeurs, écrit l'amène Éluard, n'ont pas la même odeur que les gens éveillés, si on les réveille en sursaut, le cyclamen se répand dans la chambre. » Pareillement secouée, la mémoire la plus ancienne se déverse en effluves de fleurs d'oranger et de jasmin, d'olives écrasées et de feuilles de coriandre. On connaît bien l'absence de différenciation entre goût et odorat en milieu aquatique : les fœtus humains tout comme les poissons appréhendent syncrétiquement les substances sapides et aromatiques, et ces goûts, qui affectent la fameuse tache jaune de l'épithélium olfactif autant que les bourgeons gustatifs, déterminent les préférences pour le salé ou le sucré, l'acide ou l'amer, mêlées

intimement aux notes musquée, florale ou piquante : le nouveau-né est comme Marcel Proust au début de sa *Recherche*. Ainsi ai-je pu savourer avant naître tous les aromates de la *oula* dans un bonheur consubstantiel : cannelle et cumin, curcuma ou piment qui deviendront plus tard des données a priori de la sensibilité – chacun portant en soi une sorte de ras el-hanout, un mélange parfait au seul usage de l'individu qui à son insu l'acommode. À deux ans déjà, la harissa avait pour moi la suavité du miel. Il y avait aussi la menthe fraîche et l'anis étoilé, l'huile d'olive aux parfums de chair maniée, les écorces d'orange amères ; toutes les fleurs enfin, de l'étourdissant jasmin aux roses des nuits d'été. Devenu adulte, c'est-à-dire antiquaire des émotions ou retraité des grâces, il faut longtemps méditer pour recouvrer la sensation première, indicible, qui rouvre la porte des mystérieux jardins. Accepterait-il seulement de jouer avec moi à cache-cache ou à chat perché, le minot de la photo ? « Que resterait-il d'existence pure si l'on extrayait d'une vie la petite enfance », se demande quelque part lord Byron. Et de répondre : « L'été d'un loir. »

Écrire, c'est trouver des habits à la vérité qui soient le plus près de sa nudité. Je n'imaginais pas que cette journée du 17 septembre 1970 eût pu être l'ultime – entre la rue Pastourelle et l'institut médico-légal. J'étais alors d'une naïveté funeste, persuadé que la poésie, l'art, tout ce qui porte à l'éveil ne pouvaient que coïncider avec une révélation sans nom, gnose expérimentale, et conduire sans retard vers quelle vérité pareille à la foudre ! « On ne recommence pas un éclair », disait drôlement Louis Scutenaire. J'ai su, oui, les secrets m'ont blessé au cœur, maintenant je suis mort de ne pouvoir connaître ma mort véritablement. Enfant, j'aimais les fleurs et les mollets ronds des passantes. Le Jour de la mémoire est comme la peinture : aveuglant de lumière.

Encore plus désarmé que moi, mon frère aîné affrontera le monstre graalique quelques années plus tard, à l'âge de la Crucifixion. « Ne te dirige que vers les eaux profondes », ces mots de Mireille Havet l'abracadabrante – *Ô Mireille à venir / Mireille des temps nouveaux* (Apollinaire) – me renvoient à telle phrase de Michaël, peinte à l'encre de Chine peu avant son suicide : « Et tu t'envoleras vers les profondeurs marines. »

C'était par une matinée blonde ou vénitienne, Chantal dormait nue dans la lumière frissante, juste au-dessus des toits. Nous avions dû nous aimer toute la nuit follement. Comme souvent le samedi, j'avais rendez-vous rue de Seine en début d'après-midi, dans l'arrière-salle sombre et enfumée d'un café fréquenté par l'égotant Arthur Adamov et les rapins des Beaux-Arts proches. Chantal me rejoindrait à la Palette si ses étourderies ne l'égarait pas dans les faubourgs de son enfance. Avec Georges-Olivier Châteaureynaud et Raphaël Bassan, nous fomentions alors une revue de poésie astringente, rebelle, aux confins du surréalisme. Il y avait bien des convives à notre table parlante. *Le Point d'être*

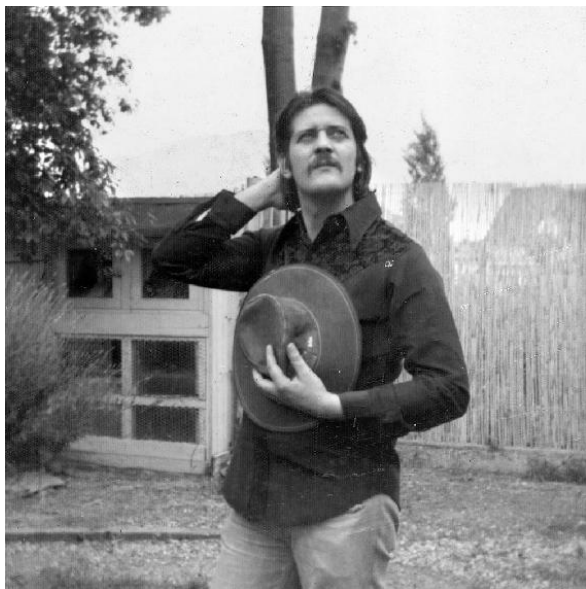
publia des inédits d'Artaud, de Stanislas Rodanski en « Lancelo », de Fardoulis-Lagrange enté à son oubli divin. Y figuraient sa fille Laure, Jean-Paul Bourre en rockeur nervalien, Élie-Charles Flamand qui guida un jour Kerouac en quête de généalogie à travers les archives de la Bibliothèque nationale, l'Arménien de Belleville Clément Lépidis, le très érudit Jean Laude à la physionomie de mineur lorrain, Bernard Noël et Charles Duits, trois jeunes mousquetaires aux épées croisées : Jean-Louis Chrétien, Patrick Kéchichian et Alain Suied.



Aussi, Robert Lebel, la sculptrice Isabelle Waldberg, qui fut sans le savoir une si discrète et perspicace alliée, pas mal d'inconnus péremptoires dont j'ai oublié le nom.

On aimait bien boire et palabrer à la Palette, et les dilettantes n'étaient pas en reste. Patrick Guilleminaud, le plus spirituel d'entre eux, les poches toujours parfumées au chanvre indien, n'écrivait guère, trop occupé de ses amours brouillonnes et de bourlingues au *pays de l'éclairement*. C'était un peu lui, le *D. Man* cher à Gabriel Pomerand.

Bourré d'amphétamines, un buvard aux lèvres, je ne sais plus comment j'échappais à la compagnie cet après-midi-là. Guilleminaud, l'ami des barrières floues, me salua avec ce sourire entendu qu'affichent parfois *ceux qui savent*. Il y a plusieurs chemins au Voyage. Le plus dangereux est celui qu'on emprunte seul.



Des années avant l'épreuve des limites, à l'âge où Rimbaud vous interpelle en voisin de bahut, je n'imaginai guère avoir à forcer le destin un jour entre tous. J'adhérais alors sans distance, quoique assez distraitement, à certains extraits choisis des manuels de philosophie chenillard d'avant-guerre : « J'en aurai le cœur net. S'il y a quelque chose à voir, j'ai besoin de le voir. J'apprendrai peut-être si, oui ou non, ce fantôme que je suis à moi-même, avec cet univers que je porte dans mon regard, avec la science et sa magie, avec l'étrange rêve de la conscience, a quelque solidité. Je découvrirai sans doute ce qui se cache dans mes actes, en ce dernier fond où, sans moi, malgré moi, je subis l'être et je m'y attache. Je saurai si, du présent et de l'avenir, j'ai une connaissance et une volonté suffisante pour n'y jamais sentir de tyrannie, quels qu'ils soient. » Mais cette position de l'élégant Maurice Blondel ne tient plus quand les repères d'identité se délitent à coups d'expédients, comme la statue du Commandeur au magasin des accessoires. La vérité, mot perdu, conduisait mes pas bien au-delà des blêmes falots du sens commun.

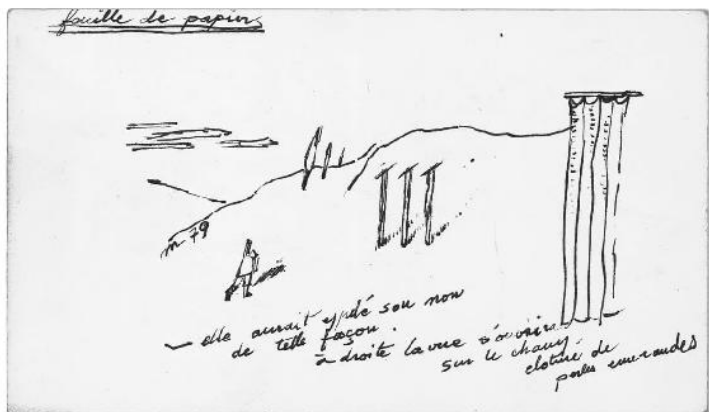
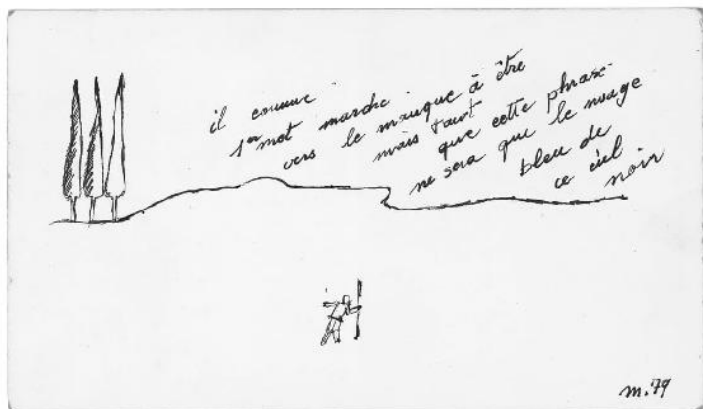
Il ne faut jamais laisser partir seul celui qui a mordu aux écorces amères du Voyage. C'est une tradition salvatrice de garder le contact, de faire le cercle et d'évacuer par l'hilarité convulsive ou les gestes d'amour ce qui se présente d'absolue évidence, là, juste au bord des vaines et si réconfortantes réalités usuelles, dans la doublure tigrée du jour. En traversant le pont Saint-Michel sous une clarté oblique, j'aperçus distinctement « l'éclat disparu de la formation des mondes ». La vérité scintillait comme un kanji de feu sur les eaux noires. On peut

mettre une vie à traverser un pont. Ainsi ai-je longé le quai des Orfèvres jusqu'à hauteur de Notre-Dame, longtemps fasciné par le remous huileux où tournoyaient naïades et galaxies. Les poèmes portent en eux un âpre désir de nostalgie. Était-ce à travers le *clair venin du temps* ?

*Je vous le dis
Simple est la vérité
Il suffit un soir d'été parmi les autres
De franchir négligemment le Pont au Double
Et de s'asseoir au pied des tours penchées
De la grande Notre-Dame
Pour comprendre soudain qu'il n'y a plus de Seine
Qu'il n'y a plus de saints sur les murs de l'église
Écoutez alors ce bruit d'eau dans les arbres
Le fleuve est une statue qui se fige à l'instant
Et la cathédrale une chute torrentielle
Sous l'éternel froissement des astres
Comment me lasserais-je de vous le répéter
Simple est la vérité
Amis qui craignez d'être seuls
Éloignez-vous du Pont au Double*

Je me suis en effet arrêté devant l'un et l'autre, bras de fleuve et sanctuaire, ne sachant plus du tout qui j'étais. On peut lire dans le Lévitique qu'il ne faut pas s'incliner sur de la pierre lisse, celle des idoles à n'en pas douter. Cathédrale ! Squelette de Dieu rêvé par les pieuvres mystiques – avec ton grouillement sacré en façade, tes cavités marines, ton assomption suspendue de pierre et de lumière, tout cet étalage païen pour sauver l'Unique trois fois crucifié dans les régions basses de l'animalité. Et toi, fleuve obscur aux allures de Styx, débordement de soleils évasifs et de lérots au fond d'un égout à ciel ouvert, tu emportes au large ces cascades de roche et nos vies ruisselantes...

Mais ni la rivière ni l'église immense n'attendaient mes libations. Sous mes yeux gravitaient les meules démesurées de l'univers. Guidé par des torches instables, j'ai poursuivi un chemin d'étincelles jusqu'à la rue Pastourelle. À ce moment les signes s'amassaient en nuées sur ma tête. Il me semblait entendre une marche funèbre. Lointain fracas, les accords tragiques de la *Mort de Siegfried* se modulèrent distinctement à travers les mouvements de l'air et la rumeur de la ville. Les dieux sont un crépuscule et *jamais tu ne sauras de quels orages*.



Depuis nos quinze ou seize ans, l'ami Jean-Jacques Mathé, un collégien féru d'*ars magna* qui avait déjà percé le secret de Fulcanelli, m'entraînait bien des soirs à l'Opéra Garnier alors en banqueroute, vieux palais de poussière et d'échos aux ors mourants où des divas obèses gesticulaient au milieu des plus ineptes décors. Avec Cioran, étourdissement, j'étais prêt à jurer qu'en musique « ce qui n'est pas déchirant est superflu ». C'est qu'il y avait urgence, la vérité m'enivrait de tous les ensorcellements dont ne cessait de succomber Isolde. Au bord d'un gouffre, blessé d'une impossible nostalgie, je croyais être sur le point de découvrir le beau secret du temps tout pénétré d'azur et risquais de peu un foudroiement couleur d'éternel retour.

Les troubles acides de la paramnésie et du dédoublement s'estompèrent quelques années plus tard avec la mort violente du frère aîné, porteur des emblèmes : la foudre attendue frappait mon double. Je me réfugiais alors, comme toute une génération spoliée de sa révolution – en pleine crise d'une pseudo-modernité –, dans les langueurs baroques des Couperin, Charpentier, Vivaldi, Campra, Scarlatti ou Buxtehude. Une voix de haute-contre brisait en moi les cristaux accumulés des songes avec les verroteries du Graal.

On guérit même de l'éternité.

Si je n'avais plus qu'une heure à vivre, idéalement, j'écouterais jusqu'à extinction *La Flûte enchantée* ou *La Passion selon saint Matthieu*, ou encore le farouche sextuor à cordes de Brahms en suivant de l'œil un passage du ciel. Mais il est probable que les affres de l'agonie, physique ou morale, m'interdisent un tel rêve de quiétude.

Si je n'avais plus qu'une heure à vivre, ce serait comme Empédocle sur

l'extrême bord de l'Etna, à respirer des vapeurs de soufre, avant de m'abandonner aux laves tournoyantes.

Si je n'avais plus qu'une heure à vivre, et un reste de vitalité encore, je courrais embrasser tous ceux que j'aime avant d'aller me coucher dans quelque fondrière.

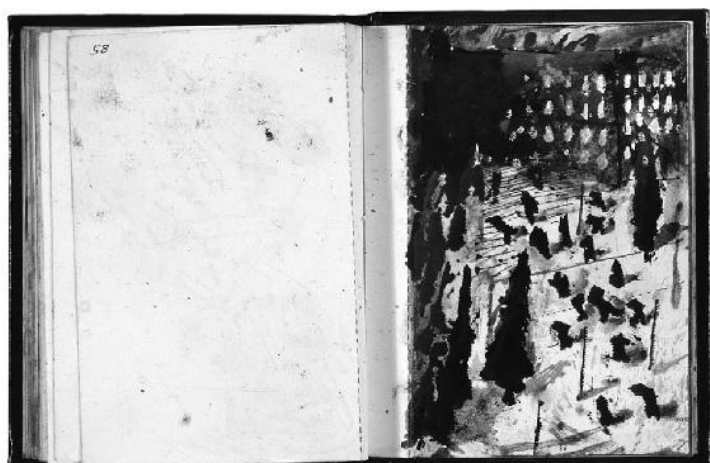
Il arrive un âge, même à vingt ans et plus jeune encore, où chaque heure est comme la dernière, sorte d'étoile trop lumineuse, palpitante, d'une mémoire menacée d'implosion. À chaque nouvelle heure certains jours, je ressens un peu l'ultime et contemple les nuages avec en tête trois mesures de Bach ou l'air de Barberine :

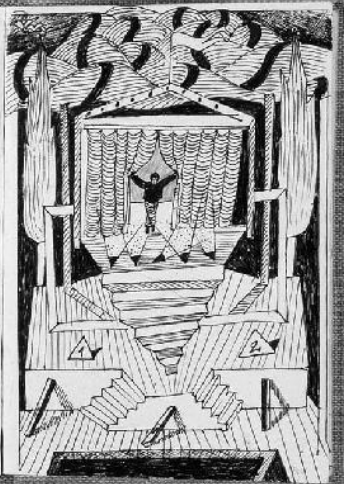
L'ho perduta, me meschina !

Ah chi sa dove sarà ?

Non la trovo. L'ho perduta.

Meschinella !





Les digressions se polarisent vite en roman pour déloger la brûlante métaphore ; cependant il ne s'agit ici que d'un jour, à peine une ou deux heures de ma vie. C'est en remontant la rue de Bretagne que l'évidence du Retour acheva de m'arracher au coma de la conscience ordinaire. Outre les gesticulations et les balbutiements, ce qu'on appelle la folie – crétinisme annoncé ou « sublime de l'intelligence » – n'est probablement autre, à l'origine, que cette « subjectivation maximale » face à l'impensable. À moins d'un prodige, nul ne saurait franchir les portes de l'absolu sans choir dans l'idiotie compulsive, les credos sectaires et autres rituels d'effroi qu'un commun délire fatalement induit. (La foi devrait être confidentielle, inutile de la proclamer. Dieu n'est pas une kermesse et la question ultime vaut toutes les crucifixions : pourquoi y a-t-il de l'âme plutôt que rien ?)

Quelque chose va se produire par imminence, oui, un événement sans nom dont rien du monde connu ne subsistera. L'approche de la vérité, son pressentiment, ressemble à la mise à feu d'un bûcher d'hérésiarque ou de fusée intersidérale. Mais ce n'est encore qu'une appréhension et celle-ci suffit à bouleverser les si frêles apparences, décor de papier et de carton que traversent des oiseaux aux ailes dessinées.

Les rues du Marais ondoyaient à travers les palpitations de la fièvre. Mon front devait coller au soleil mourant. Je compris alors que les accords martelés des Nibelungen provenaient du chuintement de mes artères autant que des pulsations cardiaques de la ville. Ce qui se mettait en place à mon insu n'était plus de mon ressort. J'avais mis en branle une machine infernale et pouvais craindre les tambours de sable du destin. Les crédulités humaines – à commencer par la tonique hallucination au sein de laquelle baignent durablement fonctions et instincts – n'avaient plus sens pour moi dans la *réalité*, cette ancre des rêves aux formes transitoires.

Tellement accaparé par les myriades de signes, j'ai dû gagner la rue Pastourelle par une pliure inconnue de l'espace-temps. La conscience a des intermittences qui affleurent si peu à l'instant vécu. Les Japonais ont un mot pour formuler cela : *Hakanai* ! Sentiment aigu d'évanescence entre les feuilles de papier à cigarette du rêve et de la réalité. Mais, soudain, des portes de bronze cyclopéennes se referment sur moi avec un grondement d'orage ; dans le crâne qui bat plus qu'un cœur éclate l'annonce pathétique du Retour. « Et si vous avez vécu un jour, vous avez tout vu : un jour est égal à tous les jours. Il n'y a point d'autres lumières et d'autre nuit », a écrit Sénèque dans le cercle qui l'enferme, qui nous enferme tous. « Un très simple cercle vicieux », disait aussi René Daumal. Le même rêve dictait ma conduite depuis des années.

J'ai avalé les quatre étages de mon immeuble avec une hâte extravagante : retrouver Chantal, mon âme erratique, mon salut avant toute Ithaque ! Je voulais l'étreindre, m'anéantir dans sa chair. Nous ne sommes rien que du désir vassalisé. Quelque chose, une voix sans matière, m'ordonnait *a contrario* : lance-toi dans le fleuve méandreux ou torrentiel, réinvente-toi comme le baigneur d'Héraclite !

La plus vivante inspiration vient des morts, sans doute parce qu'ils ne peuvent plus nous décevoir – elle s'élève des racines enfouies du rêve à travers cet au-delà concret de la disparition. Si on me demandait à qui je pense au plus loin – dans cette sombre distraction à quoi mon frère René m'incline aujourd'hui –, je ne saurais qui nommer des si proches dont la journalière évocation fait de moi l'égaré d'une sorte de loterie à rebours, d'inverse *providentia*. Car ils sont toujours là, agissants, celles et ceux que j'ai aimés, mais sans mains ni regard, avec un air de secret que je ne leur connaissais pas. Je n'ai pas oublié Christian Guillet suicidé au gaz à dix-sept ans et qui me légua ses sonnets juvéniles, Norbert Luc, doux junkie rendant l'âme à vingt ans dans les rues de New Delhi et dont reste un recueil de ses poèmes illustré par Gaston Chaissac, ni le cher Yves Martin, Pierrot lunaire déambulant de comptoirs en salles obscures, ni mes amis tombés en étrange chemin de poésie, Dominique Labarrière, Patrick Morelli, Claude Herviant ; je n'oublierai pas davantage l'ingénu et suicidaire Arnaud Pelletier en quête de *L'Origine du désir*, et que la foudre abolira non loin de la place Saint-Sulpice, un soir de juin, avec en main son premier livre fraîchement imprimé. Je vivrai jusqu'à l'ultime seconde dans la pensée de Miriam Silesu, *mon petit génie sauvage*, jeune fille absolue, si douée pour la merveille comme pour le désastre, et qui, malgré son dégoût des nourritures terrestres, chancelante d'exultation jusque dans la désespérance, portait en elle l'énergie d'une sorte d'immaturité démiurgique. Et mon frère *artiste peintre* Michel ou Michaël, la tête arrachée d'un coup de fusil de chasse pour réparer la trop grande douleur, Michel ou Michaël toujours entre

Paris et Jérusalem et traçant d'une main éperdue des sentences au coin de ses tableaux : *Il faut toujours laisser une place pour les nuages*. Et la lumineuse Chantal, mon épouse d'autrefois abattue dans son bonheur d'oiseau. On peut trahir de trop aimer. La solitude concentrée du survivant sera nourrie mot après mot des paroles manquantes, celles qu'on n'a pas su entendre.

*Passant des chemins d'amour – arrête-toi et vois :
Connais-tu plus cruelle douleur qu'icelle ?
Je ne t'adjure que de m'entendre
Et puis songe à la demeure et clef
De toute peine.*

Dante
Vita Nova

J'évoquerai pourtant d'une relation apollinienne, calme comme un crépuscule sur l'éternelle jeunesse du monde. C'est une chance d'avoir longtemps fréquenté, de son vivant, et dans la neutre abnégation de l'amitié, un philosophe présocratique d'obédience parménidienne pour qui *pensée et être sont une même chose*. L'auteur de *Memorabilia* m'est apparu pour la première fois sur les quais de la Seine, dans une de ces valises rivetées de bouquiniste aux allures de cercueil. Certains titres vous arrêtent comme un pressentiment. Les mots de l'Éléate en écho me reviennent :

*naître et périr – être et ne pas être
changer de lieu – muer de couleur*

C'est rue Saint-André-des-Arts, à l'occasion de la signature d'un recueil de Joyce Mansour paru aux éditions du Soleil Noir, que Raphaël Bassan, autre poète cinéphage, me présenta Michel Fardoulis-Lagrange. Par un soir d'automne de l'après-mai, je crois. Nous ne cesserons plus de nous voir jusqu'à sa mort, en avril 1994, presque chaque semaine, dans les bars disparus de Saint-Germain, à l'Apollinaire où je le retrouvais en compagnie de Charles Duits, Robert Lebel et Isabelle Waldberg, au tabac le Saint-Claude de l'autre côté du boulevard, mais aussi place Saint-Sulpice, au Café de la Mairie souvent, ou encore sous les arcades du Nemours jouxtant les jardins du Palais-Royal. Nous cultivions le silence en tête-à-tête, et l'allusion métaphysique. Jamais rien de commun ne vint troubler ces vingt années d'enseignement muet. Vieux sachem au profil de pygargue, ce Grec alexandrin du Caire n'empruntait jamais les escaliers et survolait à coups d'ellipses les territoires assoupis de la raison.

Le secret d'un écrivain appartient à la poésie, toujours. À l'incernable fragilité. Tout ce qui pèse sur ses fondations n'est que buée dans les régions de l'art. Les œuvres les plus cérémonieuses avec le temps se vident de leur vénérable domesticité et ressemblent aux combles de palais inhabitables. Par chance insigne, la poésie s'alloue parfois un frémissement de vie dans l'espèce de mue abandonnée qu'on voudrait retenir au bord du tombeau. Lors d'un hommage à l'ami disparu, j'écrivais quelque part :

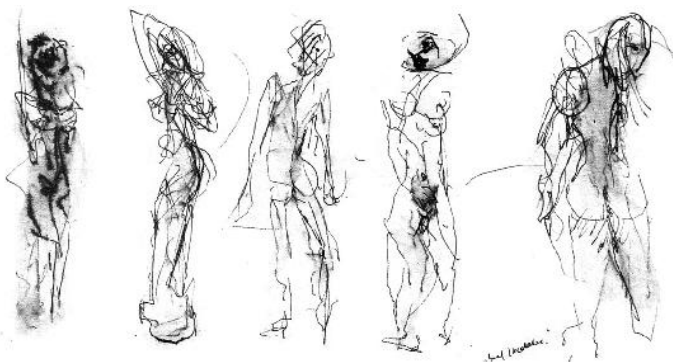
Depuis Goliath ou Volonté d'impuissance jusqu'au somptueux Théodécée, l'espèce de transnaturalisme fardoulisnien accorde au langage la part du lion. "Notre grande ambition dans la littérature, disait-il au sortir de l'Occupation, est de créer dans le silence pour prêter l'oreille à l'agencement secret des mots." Ce silence impossible à débusquer inspire l'emportement prosodique singulier d'une œuvre pour le moins déconcertante, invoquant à la fois Nietzsche et Parménide, toute pétrie de spontanéité et de défi tragique dans la maturation d'une liberté sans commune mesure...

Il m'apparaît aujourd'hui que ce panégyrique ne laissait guère de place à la vulnérabilité, à cette fatale déficience de l'œuvre, manière de chrysalide évidée en bordure d'abîme que seul le vent habite avant de basculer au secret d'un océan. Qui ose encore accorder le moindre crédit à la postérité en ces temps de vacuité aveugle ? Le monde appartient à César et il faut lui rendre cette poussière. Nous relirons à l'occasion *Au temps de Benoni* ou *Apologie de Médée* avec une allégresse de conjurés et instruirons de compagnie cet *art divin* : l'oubli. Occulté de son vivant, plus que jamais ignoré, Michel Fardoulis-Lagrange se confronte en juste accord avec la souveraineté de Parménide :

L'Être se paraisant aux limites dernières !



Les mots et les symboles sont des appréhensions chiffrées par où s'élaborent nos emblèmes. La vérité dont ils procèdent rêveusement, comme un dictionnaire d'une épopée, se présentera un jour à notre insu et sans le moindre recours, dans un hoquet d'abyssale révélation. C'est de cela seul que je voulais m'entretenir avec cette périlleuse histoire d'éternel retour et d'*évidence absurde*. Après Poe, De Quincey ou Nerval, mais dans une acuité proche de la syncope, René Daumal a décrit presque mot pour mot les actes véridiques de l'expérience qui aura été aussi mienne ce fameux 17 septembre 1970. *Cet instant en trop* que prodigue l'usage circonstanciel de substances toxiques, un accident de l'équilibre ou tel hasard malencontreux, aboutira à une sorte d'apnée de la conscience dans les confins du désassujettissement. Un basculement vertigineux de perspective brise à jamais ce rapport univoque aux phénomènes composites qu'on appelle réalité. Des milliards de neurones jusque-là en sommeil s'enflamment devant un autre monde, intensément plus tangible, un monde instantané, éternel, « un brasier ardent de réalité et d'évidence ».



Apprivoise-t-on le vent avec un éventail ? Le frêle Pierre Minet invoquait une

parole « à l'orée de la connaissance ». La vérité avance masquée, enturbannée dans les voiles d'Isis ou de Hulé-Hulé. René Daumal nous inculque la vanité de toutes les formes, contours et tournures dont nous avons l'outrecuidance de nous revêtir : la grimace du vide déchire en nous la spectralité des apparences. « Le suicide perpétuel » qu'est la conscience à vif laisse ouvert l'au-delà irréprésentable, ultime lice de la Rose-amère. « Il faut travailler à mourir », décidera-t-il candidement après s'être souvenu d'un jour d'été de ses vingt ans : « C'est le 1^{er} août 1929, que je me suis aperçu que j'étais amoureux de Ma Mort. Le 1^{er} août 1930, je l'ai appelée la Néante. » La poésie, pour les affidés du Grand Jeu, ne pouvait prendre cœur et sens qu'à la pointe la plus irréductible de la négation. Quiconque affiche sans un humour térébrant une quelconque prétention à l'acquiescement et à la plénitude n'est certes qu'un cadavre en état de lyrisme avancé.

L'aventure commence dans les décombres de Reims et de Charleville, parmi les millions de feux follets. Pas de guerre plus urgente que de tuer tous les vocables de l'identité avant de se jeter distraitemment sous la mitraille ennemie. « Mais une porte et c'est la seule pour toi... » On songe à Kafka *devant la loi* : la porte qui ne s'ouvre qu'à l'instant suprême laisse l'impétrant sur le seuil, à jamais raidi dans son obstination.

Pour René Daumal, la porte n'a pas de gardien puisque la Loi ne peut être d'aucun monde – encore faut-il la repérer et l'ouvrir, fût-elle tournoyante comme *l'arme surhumaine aux multiples tranchants* dont parle Henri Michaux. Il s'agit ici de dépossession, « très haut et très loin dans le ciel », d'un exercice d'amenuisement vers cette trouée d'asphyxie à l'extrême pointe de l'ascension, de lest jeté par-dessus tous les bordages, de renaissance adamique aussi : « Prononcer le mot *Moi* à haute voix et remarquer à quel niveau du corps résonne ce phonème. » L'univers procède d'un point unique dont nous gardons l'éblouissement comme une cicatrice fossile. Car il y aurait *un monde vrai*, loin des leurres massifs qui nous rassemblent et nous divisent entre deux coups de vent. Et *ce monde en creux* côtoie le nôtre dans une proximité pour le moins imminente. L'expérience du désassujettissement lucide, René Daumal a fini par l'escamoter malgré la parabole magique du *Mont analogue*, entre deux rêveries savantes, en conséquence de l'abdication de ses forces cachectiques au dernier maître de danse, un certain Georges Gurdjieff.

Égaré parmi les égarés, j'ai lu et relu René Daumal au plus tendu de sa passion. De quoi s'agissait-il, au fait ? D'un accident, à peine un incident de genèse. Il

arrive à tout le monde de marcher fugacement à côté de son ombre, en danseur de corde, sans prêter attention au détail qui tue. Certains, plus vigilants, à cause d'une plaie ouverte comme un troisième œil, appréhendent *l'espace d'un instant* le mystère de la réversibilité : l'ombre marchait à l'intérieur, sur le fil même du sens qui nous échappe, dans une durée infiniment contractée. Thésée rejoint le Minotaure à midi, l'heure résorbée, et sa lame fixe à jamais le soleil – sanglant gnomon d'éternité ! On dit que la vie se déroule en un éclair dans le crâne accidenté. Et si cet éclair perpétuait l'absurde évidence d'un Retour au point aveugle de l'univers ? René Daumal ne nous demande pas l'aumône. Regardez mieux : sa main est ouverte sur un cristal de neige cueilli à la plus haute cime, dans un halètement soudain d'avalanche.

Face à l'arme infranchissable qu'agite l'archange au seuil d'une révélation sans commune mesure, on l'aura compris, tout est ajournement, sursis, faux-fuyants.

Je sors d'un rêve taillé en gueule de bois, ce matin brumeux de nouvel an. Mon bazar de collectionneur m'encombre et je dois, pour m'en affranchir, rapporter chaque objet, statuette, portrait ou meuble, au siècle auquel il appartient, à ses propriétaires authentiques. C'est un déménagement dans le passé, méticuleux. Existe-t-il un service des Postes compétent dans l'Au-delà ? Si chaque chose n'avait d'existence et de légitimité que dans son lieu d'origine, la civilisation n'aurait été qu'un songe d'appropriation analogique.

*Prends les fleurs au bord de l'eau
Non les pierreries*

Ce que fut ma vie, la poésie n'en révèle que les silences saccagés. Je suis devenu bègue, cafouilleur d'indicible, longtemps frappé d'aphasie asymétrique au sortir de *l'événement* qui marqua pour moi ce jour de septembre 1970. Au réveil, le matin, dans une chambre ombreuse et bientôt noyée de ciel de l'hôpital Saint-Antoine, un sentiment ineffable d'absence me laissait sans appel, étrangement réconcilié, comme un Lazare sorti d'un tombeau de fleurs. Quelle faveur d'espèce orphique m'avait été accordée, par quelle concertation exceptionnelle des anges et des démons ? Je savais l'avoir échappé belle – mais de quoi ? Cette amnésie dura des heures dans la stupeur de l'aube.

Éperdu, au bord d'une révélation sans visage, je considèrai la tranchée d'azur quand Chantal entra, joyeuse et terrifiée, ses boucles blondes roulant dans la lumière. « Tu m'as fait une de ces peurs ! » s'écria-t-elle de sa voix inimitable de Parisienne du faubourg.

Retour, retour de rêverie ! La mémoire *au bout de la langue* se repositionna d'un coup, avec tout ce qui l'accompagne de joie et de soucis. La veille, en fin de journée, à l'angle de la rue Pastourelle, porté par un songe aux exacts contours, j'allais grimper l'escalier obscur après avoir franchi le seuil où la concierge, araignée suspicieuse dans le fourreau de bave de sa loge, aurait vers moi un bref mouvement de capture. Dans l'état où j'étais, toutes les impressions prenaient corps, s'incarnant de manière outrée, le moindre regard croisé traversait des lignées d'ascendants aux faux airs de sosies, l'esquisse d'un sourire suffisait à me sauver de la plus extrême détresse, le vent soudain dans mes cheveux me sortait en sursaut d'une profonde rêverie, et les passants, humains ou bêtes, voués à de subtiles perturbations physionomiques, changeaient à tout moment d'aspect, vivant des mutations extravagantes. Parmi eux, des morts se déplaçaient, un peu contraints, ignorant tout de leur état. Miséricorde de l'oubli ! L'eïdolon ailé des Grecs, âme gardant la ressemblance des corps, voletait par-dessus ces crânes. Mais la mort n'est qu'une plaisanterie à l'usage de ceux qui se croient vivants. *Nechama, nechama* ! Tout est âme sur cette planète. Le corps n'est qu'un passage singulier de l'esprit. Dans sa plus grande similarité, l'esprit le reconnaît ici ou là, puis s'absente et rêve de réconciliation, d'union en ces mille apparences, d'amour avant tout défaut d'être. Toi qui es moi, je te salue pensivement à travers de vagues flottaisons de photons, oublieux de l'unité vide qui nous englobe.

Au quatrième étage, de retour d'une odyssée d'à peine une heure, Chantal m'accueillit avec sa légendaire distraction (oh, si tu lis ces mots par-dessus mon épaule depuis un autre monde, dis-moi que tu existes !). Les voix et les bruits du dehors, piaillage d'oiseaux, pleurs d'enfant, sirènes d'ambulance, composaient une musique soudain mystérieuse, pourtant si familière. Rieuse ou en larmes, Chantal perdue dans son enfance racontait une histoire ou une autre, celle de Coco et Titi par exemple, fiers ivrognes en bleu de chauffe sans cesse à se battre au sang sur les quais d'Ivry où vivaient les grands-parents communistes, ouvriers à la retraite toujours prêts à montrer le poing à l'adversité.

Mais je n'étais déjà plus à l'écoute des pépiements d'un quotidien partage. Tout se précipita alors dans une cervelle sous haute tension synaptique, ces noires luminescences de l'oubli bercées par l'appel du Retour aux accents crépusculaires, cette folle convergence des signes et cette lente implosion des apparences. Vrai tourbillon d'anamorphoses, un Livre sans date s'ouvrit soudain à la bonne page, sur *l'origine sans forme de toutes les origines...*



Je n'ai jamais écrit au fond que sur cet événement – surprise absolue dans la fracture des jours –, avec l'ambition vaine de le cerner ou de l'investir, afin d'en revivre, serait-ce à dose homéopathique, la bouleversante révélation aux antipodes de toute croyance et de toute foi, dans la liberté insensée du néant. Bien sûr, la poésie n'a aucune *vérité* en ligne de mire, Baudelaire l'a répété : « Elle n'a qu'elle-même. » On ne saurait refaire un éclair. Par quel raccourci expliquer la foudre quand ne demeurent qu'une cicatrice, un impact de météorite, comme une clairière calcinée ?

Actualité de l'éternel ! Il y eut cependant une suite à ma vie. Je me souviens des éclats de verre et des cris apeurés dans l'escalier. Nu sur un rebord de fenêtre après avoir brisé des chaînes et des carcans – et combien de millénaires de servitude mentale –, j'allais donc me livrer plus libre que l'air au grand vent de la chute quand un ange advint, ses ailes repliées sous le manteau. Élie Delamare-Deboutteville avait toujours froid, surtout en été. Avec simplicité, guidé par un pressentiment, il était venu me sauver mine de rien d'un fatal engrenage. *Vie puissante, combat contre la mort !* Tous ses poèmes, ses milliers de poèmes inédits, s'achèvent par cette formule incantatoire depuis sa noyade empêchée au large de Porquerolles. « La mort n'est pas derrière le paravent, elle est le paravent lui-même », a-t-il griffonné sur un de ses innombrables cahiers, sachant comme peuvent tuer les eaux profondes des chaussées bitumées de Paris. Et dans un autre ces quelques vers :

*ayez pitié
des enfants
qui
pleurent*

*pour
vous rendre
la mémoire
et qui
marchent
parfois devant vous*

J'ai toujours gardé un doute, des années plus tard : et si j'avais vraiment sauté, si je m'étais réellement écrasé au sol, quatre étages plus bas ? Si une seconde vie m'avait été accordée dans l'un ou l'autre des incalculables univers parallèles ou transversaux qui donnent à la réalité son statut incontestable par quelque mystérieux effet de simultanéité... Je plaisante à peine aujourd'hui, sans plus même un oracle pour attester de la merveille ou de l'épouvante. J'ai su, oui, j'ai touché l'artère battante de la vérité à l'instant unique qui délivre à jamais, dans les cycles des cycles. Une liberté incommensurable veille au seuil du Retour. Invoquerais-je une fois de plus cette légende qui calcine l'âme du rescapé : toute la vie repasse en ses moindres concertations d'atomes dans l'encéphale qui va s'éteindre, toute la vie, juste au moment de dire grâce ! Une explication de neuropsychiatre suggère que le cerveau confronté à cette expérience inédite cherche vainement à travers tous les palimpsestes de la mémoire, toutes les inscriptions neuronales, une issue à son imminente extinction, un peu comme le *spotlight* traversant d'un seul clic toutes les métadonnées d'un ordinateur. Mais la grâce est cet instant : en lui s'éploient la vie entière et le cosmos, l'une en l'autre enroulée, là même, au lieu sans lieu où toute durée révèle sa ténuité de songe.

La vérité, mon bandeau bleu de condamné. Ce que racontent diversement certain maître du Tao, le fastueux Empédocle qui danse comme Shiva, les cabalistes andalous penchés sur le fermoir d'or du collier de l'infini, Rabbi Shimon bar Yohaï un doigt sur la lèvre supérieure (où le sceau de l'ange signale l'oubli des secrets). Palingénésie, Grande Année, apocatastase : le mythe de l'éternel retour tourne en boucle de feu, d'Héraclite à Bérose. Au guet d'une liberté tragique, Nietzsche conçut un nombre incalculable mais fini de forces combinatoires dans un temps infini : à la loterie de l'éternité, toute incarnation se répétera fatalement et sans cessation dans ses moindres détails.

L'éternel retour, l'infini recommencement pour entretenir la gloire des dieux. Serions-nous tous des immortels oublieux mal recousus d'éclairs ? Entre mort et naissance passent et repassent les milliards d'années comme un rôle d'agonie mêlé au premier cri du nouveau-né, les milliards d'années se résorbent dans une fulguration à travers toutes les eaux du Léthé ! Il existe un sentier de pensée téméraire lié à certaine expérience qui vous jette contre les vitres de la vérité. Et l'aberrante, l'absurde évidence devient certitude dans cette *death valley* entre être et néant. Jorge Luis Borges ironise avec gravité sur la folie de Nietzsche, reflète vécu d'un mythe irréfragable : « Il rechercha la plus horrible idée de l'univers et la proposa aux hommes comme une chose délectable. »

Je crois plutôt qu'il en fit l'amère expérience, avec ou sans hydrate de chloral ; dans l'épouvante d'une révélation en tout outrancière, il chercha à surmonter l'imminence de la folie. Quand le gai savoir s'empare de l'*amor fati*, en maître et sculpteur de lui-même, Zarathoustra danse sur le fil de sa mortelle immortalité.

Car chaque instant s'offre nouvellement dans ce cercle, chaque instant porte ma liberté infinie, puisque je puis décider de mon étoile en tout point du cercle. *Faut-il que nous fassions de nous-mêmes un Retour !*



L'effroi des cycles me foudroya sur la corniche aux augures. « Je vais accoucher », déclarai-je, près de défaillir. Ce que j'ai vu au moment où l'univers se résorbe d'un coup au fond du crâne exclut toute appartenance. Que dire de ce qui vous laisse sans voix ? J'ignore ce qui s'est ensuite passé. J'ai dû perdre conscience ; après avoir elle-même brisé son sceau, la mort s'est enfuie dans l'éclair de sa survenue. C'était un soir agité d'empreintes à l'ombre de l'immortalité. J'avais en ce temps-là de noirs éblouissements et courais les champs de mines avec une distraction de décapité.

Il y a des choses que le hasard ne saurait parfaire. La poésie restera à jamais l'autre nom de l'amour, celui qu'on tait, les yeux brûlés.

Au moment de lâcher prise, bientôt maîtrisé par trois policiers en uniforme lie-de-vin qui empestaient l'alcool, quelque chose explosa dans l'incendie synaptique et il m'apparut avec une évidence absolue qu'une issue était donnée, une clef

salvatrice. La brisante vérité étincelait des feux d'un diamant d'eau pure à travers l'épée aux multiples tranchants, secret des secrets renvoyant à néant toute cette mécanique nietzschéenne.

Ce qui étonne dans l'apparence, c'est en somme sa résistance, mais celle-ci n'est que la mesure de notre peu de réalité. L'expérience des limites, nul n'en rapportera témoignage. Eurydice emporte toute la mémoire d'Orphée. Que s'est-il vraiment passé ? L'Ordre du soir résonne en moi des ultimes accords de *Götterdämmerung*. En décembre 1940, à Marseille, dans l'appréhension du plus monstrueux chaos de l'Histoire, André Breton invoquait la Fata Morgana :

*Plus à portée de l'homme il est d'autres coïncidences
Véritables fanaux dans la nuit du sens*

Trop de mystères m'accompagnent dans l'obliquité féroce des soleils. Frappé d'aventure en même temps que nombre de flâneurs impénitents un soir de folie meurtrière, René, mon jeune frère qui s'était réinventé comédien sur le tard, repose aujourd'hui dans la tombe de Michaël, l'aîné de la fratrie – à peine l'aura-t-il attendu l'espace d'un rêve ! J'ai toujours aimé lire Marina Tsvétaïeva :

*– Dors, dors, le sommeil
Sur son coursier des steppes va venir nous chercher*

Cette vérité d'aucun usage n'a bien sûr rien à voir avec celle des théologiens, casuistes, exaltés, doctrinaires de tout crin : il n'en demeure après l'épreuve qu'un *imaginaire de beauté*. Quiconque lui survit envisage une délivrance comme affranchie d'elle-même, simple dialogue du vent et des nuages.

Les yeux brûlés aux prodiges, on s'en retourne l'esprit vacant, les mains vides face à l'impermanence. Mais quel souffle de liberté alors ! La chance du rêve lucide, de l'éveil paradoxal, est une seconde vie. En attendant, n'ayez aucune certitude, vous approcherez peut-être de la vérité. Et n'abandonnez jamais l'imaginaire aux idéologues. C'est l'utopie renouvelée de la fiction et de la poésie qui ouvre à l'espérance. Une vie accomplie *la face dans les signes* évoquerait assez la blanche insomnie du harfang dans la nuit hibernante. La réalité, incessamment, doit être revisitée. Tout, à chaque instant, est à réinventer – serait-ce disparaître au vent calme.



LISTE DES ILLUSTRATIONS

Couverture très magritienne des *Œuvres complètes* de Charles Fort (1874-1932), précurseur du réalisme magique.

Composition d'Hubert Haddad.

Composition de Michel Haddad. À quelle heure du jour le temps rejoint la Nuit ?

Au vieux cimetière juif de Prague, les tombeaux s'entassent, rêves de pierre où le Maharal n'a pas fini de nous rappeler qu'en aucun cas religion et raison ne s'opposent, « puisque leur domaine n'est pas le même ». (photo H.H.)

Deux dessins de Michel H., l'année de son suicide. Sur quel théâtre de solitude ?

René Daumal peint par son ami Joseph Sima, en miroir du Grand Jeu, celui qui ne se joue vraiment qu'une fois.

« Un beau soir vous avez poussé la porte du jardin. » Louis Aragon, *La beauté du diable*.

Les *Fleurs du mal*, illustrées par *le Sommeil* ou *les Deux amies* de Gustave Courbet. Je retrouvais mon précieux livre de poche couverture arrachée par ma mère sans procès de censure : « Ombres folles, courez au but de vos désirs. »

Cher le photographe, à Tunis ou à Sfax. La famille Guedj presque au complet. Baya ou Beya, veuve combative et ses trois enfants : la belle Suzy, sa sœur Alice, et le très sensible et cultivé Léon, dit Lolo, qui disparaîtra bientôt à la guerre sans laisser même un tombeau.

Henni ou Khamous, mon père, qui se faisait appeler Gaston sur les marchés et les foires. Le jeune tailleur de pierre de Tunis devenu forain en pays d'exil.

Patagétique Alice, spectrale, et sa mère Baya qui aimait les images, ici plongée dans *Blek le Roc* ou *Kit Carson*, quelque illustré idiot de ses petits-enfants.

Dessin d'Hubert H. « Si j'étais fou, nous serions deux. »

La *Chasse aux oiseaux de nuit* (1874) de Jean-François Millet. Philadelphia Museum of Art. Comme à son insu au cœur de feu du symbolisme, loin des scènes champêtres, dans la saisie d'un instant paroxystique.

Chantal Creusot un beau jour perdu, à Capri ou Ischia, face à la mer, dans la lumière de l'été.

Dessin d'Hubert H.

Éli Delamare-Deboutteville à vingt ans, en Hamlet circonspect, peu avant la chute dans le miroir. Photographié par son ami Jean-Michel Yoyotte.

Dessin d'Hubert H., avec une sorte de haïku :

L'eau vive en tous lieux

Composition de Michel H., avec un autoportrait dans l'une des boîtes d'allumettes.

Peinture sur papier de Hubert H.

Enfant que je fus semble me saluer du fond des chemins étroits du temps.

Avec Georges-Olivier Châteaureynaud, immuable compagnon de songe, boulevard Poissonnière, sur le balcon de « l'ami des barrières floues ». (Photo de Patrick Guilleminaud, 1971)

Patrick Guilleminaud, l'écrivain sans mots, qui fut un peu notre Jacques Vaché.

Dessin de Michel H. au bord du vide.

Pages de Carnet, Michel H.

Dessin aux encres de Hubert H : *La neige est noire Anaxagore*.

Silhouettes, dessin de Hubert H. illustrant *Tombeau d'Hélène*, un poème de Frédéric Tristan (éd. Alain-Lucien Benoît).

Composition de Michel H. Toujours un coup de dés embellit le hasard.

Fresque dessinée de Hubert H. Illustrant *Tombeau d'Hélène*, poème de Frédéric Tristan (éd. Alain-Lucien Benoît).

p. 177

Hors d'anciens calculs

Où la manœuvre avec l'âge oubliée

(Stéphane Mallarmé)

Couverture : lettrage de Pierre Alechinsky.

© *Mercure de France*, 2016.

DU MÊME AUTEUR (PARUTIONS RÉCENTES)

Romans & récits

L'Univers, Zulma, 1999 et 2009 ; Pocket, 2003.

La Vitesse de la lumière, Fayard, 2001.

Le Ventriloque amoureux, Zulma, 2003.

La Double Conversion d'Al-Mostancir, Fayard, 2003.

La culture de l'hystérie n'est pas une spécialité horticole, Fayard, 2004.

Le Camp du bandit mauresque, Fayard, 2005.

Palestine, Zulma, 2007 ; Le Livre de Poche, 2009 ; Folio, 2015. (Prix des Cinq Continents de la Francophonie 2008 ; Prix Renaudot Poche 2009)

Géométrie d'un rêve, Zulma, 2009 ; Le Livre de Poche, 2010.

Opium Poppy, Zulma, 2011 ; Folio, 2013.

Le Peintre d'éventail, Zulma, 2013 ; Folio, 2014. (Prix Louis Guilloux 2013 ; Grand Prix SGDL de littérature 2013 pour l'ensemble de l'œuvre)

Théorie de la vilaine petite fille, Zulma, 2014, Folio, 2016.

Corps désirable, Zulma, 2015.

Mā, Zulma, 2015.

Les Coïncidences exagérées, Mercure de France, 2016.

Nouvelles

Vent printanier, Zulma, 2010.

Nouvelles du jour et de la nuit : le jour, Zulma, 2011.

Nouvelles du jour et de la nuit : la nuit, Zulma, 2011.

La Bobémienne endormie, Invenit, 2012.

Géographie des nuages, Guérin éditions, 2016.

Essais

Julien Gracq, la forme d'une vie, Le Castor Astral, 1986 ; Zulma, 2004.

Saintes-Beuveries, José Corti, 1991.

René Magritte, coll. Les Chefs-d'œuvre, Hazan, 1996.

Du visage et autres abîmes, Zulma, 1999.

Le Jardin des peintres, Hazan, 2000.

Les Scaphandriers de la rosée, Fayard, 2000.

Le Cimetière des poètes, Éditions du Rocher, 2002.

Le Nouveau Magasin d'écriture, Zulma, 2006.

Le Nouveau Nouveau Magasin d'écriture, Zulma, 2007.

Théâtre

Kronos et les marionnettes, Dumerchez, 1991.

Tout un printemps rempli de jacinthes, Dumerchez, 1993.

Le Rat et le Cygne, Dumerchez, 1995.

Visite au musée du temps, Dumerchez, 1996.

Poèmes

Petits Sortilèges des amants, Zulma, 2001.

Ombre limite, L'Inventaire, 2001.

Oxyde de réduction, Dumerchez, 2008.

Errabunda ou les Proses de la nuit, Éoliennes, 2011

Les Haïkus du peintre d'éventail, Zulma, 2013.

La Verseuse du matin, Dumerchez, 2013 (Prix Mallarmé 2014).

Cette édition électronique du livre
Les coïncidences exagérées d'Hubert Haddad
a été réalisée le 4 août 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715244061 - Numéro d'édition : 302701)

Code Sodis : N83162 - ISBN : 9782715244078.

Numéro d'édition : 302702

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.